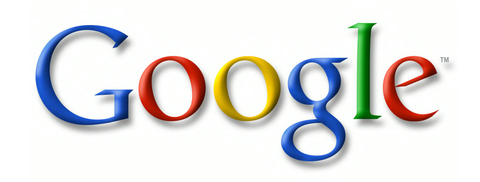
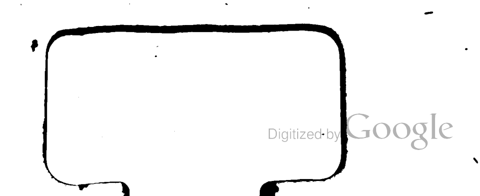


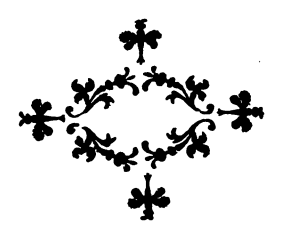


HISTOIRE
DE
JENNI.

HISTOIRE
DE
JENNI,
OU
LE SAGE ET L'ATHÉE.

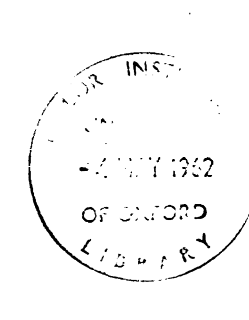
PAR M. SHERLOC.

TRADUIT PAR M. DE LA CAILLE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXV.


1962
RY



HISTOIRE
DE
JENNI,
OU
LE SAGE ET L'ATHÉE.

PAR M. SHERLOC.

TRADUIT PAR M. DE LA CAILLE.



CHAPITRE PREMIER.

VOUS me demandez, monsieur, quelques détails sur notre ami le respectable *Freind*, & sur son étrange fils. Le loisir dont je jouis enfin après la retraite de mylord *Peterborou* me permet de vous satisfaire. Vous serez aussi étonné que je l'ai été, & vous partagerez tous mes sentimens.

Vous n'avez guère vu ce jeune & malheu-

reux *Jenni*, ce fils unique de *Freind* que son père mena avec lui en Espagne, lorsqu'il était chapelain de notre armée en 1705. Vous partîtes pour Alep avant que mylord assiégeât Barcelone; mais vous avez raison de me dire que *Jenni* était de la figure la plus aimable & la plus engageante, & qu'il annonçait du courage & de l'esprit. Rien n'est plus vrai; on ne pouvait le voir sans l'aimer. Son père l'avait d'abord destiné à l'église; mais le jeune homme ayant marqué de la répugnance pour cet état qui demande tant d'art, de ménagement & de finesse, ce père sage aurait cru faire un crime & une sottise de forcer la nature.

Jenni n'avait pas encor vingt ans. Il voulut absolument servir en volontaire à l'attaque du Mont-Joui, que nous emportâmes, & où le prince de Hesse fut tué. Notre pauvre *Jenni* blessé fut prisonnier & mené dans la ville. Voici un récit très-fidele de ce qui lui arriva depuis l'attaque de Mont-Joui jusqu'à la prise de Barcelone. Cette relation est d'une Catalane un peu trop libre & trop naïve; de tels écrits ne vont point jusqu'au cœur du sage. Je pris cette relation chez elle lorsque j'entrai dans Barcelone à la suite de mylord *Peterborou*. Vous la lirez sans scandale comme un portrait fidele des mœurs du pays.

AVENTURE D'UN JEUNE ANGLAIS NOMMÉ JENNI, ÉCRITE DE LA MAIN DE DONA LAS NALGAS.

Lorsqu'on nous dit que les mêmes sauvages qui étaient venus par l'air d'une isle inconnue nous prendre Gibraltar, venaient assiéger notre belle ville de Barcelone, nous commençâmes par faire des neuvaines à la Ste. Vierge de Manreze; ce qui est assurément la meilleure maniere de se défendre.

Ce peuple qui venait nous attaquer de si loin, s'appelle d'un nom qu'il est difficile de prononcer, car c'est *English*. Notre révérend père inquisiteur *Dom Jeronimo Bueno Caracucarador*, prêcha contre ces brigands. Il lança contr'eux une excommunication majeure dans Notre-Dame d'Elpino. Il nous assura que les English avaient des queues de singes, des pattes d'ours, & des têtes de perroquets; qu'à la vérité ils parlaient quelquefois comme les hommes, mais qu'ils sifflaient presque toujours; que de plus ils étaient notoirement hérétiques; que la Ste. Vierge qui est très-favorable aux autres pécheurs & pécheresses, ne pardonnait jamais aux héréti-

ques, & que par conséquent ils seraient tous infailliblement exterminés, surtout s'ils se présentaient devant le Mont-Joui. A peine avait-il fini son sermon, que nous apprîmes que le Mont-Joui était pris d'assaut.

Le soir on nous conta qu'à cet assaut nous avions blessé un jeune English, & qu'il était entre nos mains. On cria dans toute la ville : Vittoria, vittoria, & on fit des illuminations.

La *Dona Boca Vermeja* qui avait l'honneur d'être maîtresse du révérend père inquisiteur, eut une extrême envie de voir comment un animal English & hérétique était fait. C'était mon intime amie. J'étais aussi curieuse qu'elle. Mais il fallut attendre qu'il fût guéri de sa blessure ; ce qui ne tarda pas.

Nous sûmes bientôt après qu'il devait prendre les bains chez mon cousin-germain *Elvob* le baigneur, qui est, comme on sait, le meilleur chirurgien de la ville. L'impatience de voir ce monstre redoubla dans mon amie *Boca Vermeja*. Nous n'eûmes point de cesse, point de repos, nous n'en donnâmes point à mon cousin le baigneur, jusqu'à ce qu'il nous eût cachées dans une petite garde-robe, derrière une jalousie par laquelle on voyait la baignoire. Nous y entrâmes sur la pointe du pied, sans faire aucun bruit, sans parler, sans

oser respirer, précisément dans le tems que l'English sortait de l'eau. Son visage n'était pas tourné vers nous ; il ôta un petit bonnet sous lequel étaient renoués ses cheveux blonds, qui descendirent en grosses boucles sur la plus belle chute de reins que j'ai vue de ma vie. Ses bras, ses cuisses, ses jambes, me parurent d'un charnu, d'un fini, d'une élégance, qui approche à mon gré l'*Apollon* du Belvedere de Rome, dont la copie est chez mon oncle le sculpteur.

Dona Boca Vermeja était extasiée de surprise & d'enchantement. J'étais saisie comme elle. Je ne pus m'empêcher de dire, *Oh che hermoso muchacho !* Ces paroles qui m'échappèrent, firent tourner le jeune homme. Ce fut bien pis alors ; nous vîmes le visage d'*Adonis* sur le corps d'un jeune *Hercule*. Il s'en fallut peu que *Dona Boca Vermeja* ne tombât à la renverse, & moi aussi. Ses yeux s'allumèrent & se couvrirent d'une légère rosée, à travers laquelle on entrevoyait des traits de flamme. Je ne sais ce qui arriva aux miens.

Quand elle fut revenue à elle ; *St. Jacques*, me dit-elle, & *Ste. Vierge !* est-ce ainsi que sont faits les hérétiques ? eh qu'on nous a trompées !

Nous sortîmes le plus tard que nous pûmes.

Boca Vermeja fut bientôt éprise du plus violent amour pour le monstre hérétique. Elle est plus belle que moi, je l'avoue ; & j'avoue aussi que je me sentis doublement jalouse. Je lui représentai qu'elle se damnait en trahissant le révérend père inquisiteur *Dom Jeronimo Bueno Caracucarador* pour un English. Ah ! ma chère *Las Nalgas*, me dit-elle (car *Las Nalgas* est mon nom), je trahirais *Melchisedech* pour ce beau jeune homme. Elle n'y manqua pas ; & puisqu'il faut tout dire, je donnai secrétement plus de la dîme des offrandes.

Un des familiers de l'inquisition qui entendait quatre messes par jour pour obtenir de Notre-Dame de Manreze la destruction des English, fut instruit de nos actes de dévotion. Le révérend pere *Dom Caracucarador* nous donna le fouet à toutes deux. Il fit saisir notre cher English par vingt-quatre alguazils de la Ste. Hermandad. *Jenni* en tua cinq & fut pris par les dix-neuf qui restaient. On le fit reposer dans un caveau bien frais. Il fut destiné à être brûlé le dimanche suivant en cérémonie, orné d'un grand san-benito & d'un bonnet en pain de sucre, en l'honneur de notre Sauveur & de la vierge *Marie* sa mère. *Dom Caracucarador* prépara un beau sermon ; mais il ne put

le prononcer, car le dimanche même la ville fut prise à quatre heures du matin.

Ici finit le récit de *Dona Las Nalgas*. C'était une femme qui ne manquait pas d'un certain esprit, que les Espagnols appellent *agudezza*.



CHAPITRE SECOND.

Suite des aventures du jeune anglais Jenni, *& de celles de M. son pere, docteur en théologie, membre du parlement, & de la société royale.*

VOUS savez quelle admirable conduite tint le comte de *Peterborou*, dès qu'il fut maître de Barcelone; comme il empêcha le pillage, avec quelle sagacité prompte il mit ordre à tout, comme il arracha la duchesse de *Popoli* des mains de quelques soldats Allemands ivres, qui la volaient & qui la violaient. Mais vous peindrez-vous bien la surprise, la douleur, l'anéantissement, la colère, les larmes, les transports de notre ami *Freind*, quand il apprit

que *Jenni* était dans les cachots du Saint-Office, & que son bûcher était préparé? Vous savez que les têtes les plus froides sont les plus animées dans les grandes occasions. Vous eussiez vu ce père que vous avez connu si grave & si imperturbable, voler à l'antre de l'inquisition plus vîte que nos chevaux de race ne courent à Neumarket. Cinquante soldats qui le suivaient hors d'haleine étaient toujours à deux cents pas de lui. Il arrive, il entre dans la caverne. Quel moment! que de pleurs & que de joie! vingt victimes, destinées à la même cérémonie que *Jenni*, sont délivrées. Tous ces prisonniers s'arment; tous se joignent à nos soldats; ils démolissent le Saint-Office en dix minutes, & déjeûnent sur ses ruines avec le vin & les jambons des inquisiteurs.

Au milieu de ce fracas, & des fanfares, & des tambours, & du retentissement de quatre cents canons qui annonçaient notre victoire à la Catalogne, notre ami *Freind* avait repris la tranquillité que vous lui connaissez. Il était calme comme l'air dans un beau jour après un orage. Il élevait à DIEU un cœur aussi serein que son visage, lorsqu'il vit sortir du soupirail d'une cave un spectre noir en surplis, qui se jeta à ses pieds & qui lui criait miséricorde. Qui est tu? lui dit notre ami; viens-

tu de l'enfer ? A-peu-près, répondit l'autre ; je ſuis *Dom Jeronimo Bueno Caracucarador*, inquiſiteur pour la foi ; je vous demande très-humblement pardon d'avoir voulu cuire M. votre fils en place publique ; je le prenais pour uu Juif.

Eh ! quand il ſerait Juif, répondit notre ami avec ſon ſang froid ordinaire, vous ſied-il bien M. *Caracucarador* de cuire de gens parce qu'ils ſont deſcendus d'une race qui habitait autrefois un petit canton pierreux tout près du déſert de Syrie ? que vous importe qu'un homme ait un prépuce, ou qu'il n'en ait pas, & qu'il faſſe ſa pâque dans la pleine lune rouſſe, ou le dimanche d'après ? Cet homme eſt Juif, donc il faut que je le brûle ; & tout ſon bien m'appartient ! Voilà un très-mauvais argument ; on ne raiſonne point ainſi dans la ſociété royale de Londres.

Savez-vous bien, M. *Caracucarador*, que JESUS-CHRIST était Juif, qu'il naquit, vécut & mourut Juif, qu'il fit ſa pâque en Juif dans la pleine lune ? que tous ſes apôtres étaient Juifs, qu'ils allèrent dans le temple Juif après ſon malheur, comme il eſt dit expreſſément ? que les quinze premiers évêques ſecrets de Jéruſalem étaient Juifs ? mon fils ne l'eſt pas, il eſt an-

glican : quelle idée vous a passé par la tête de le brûler ?

L'inquisiteur *Caracucarador* épouvanté de la science de M. *Freind*, & toujours prosterné à ses pieds, lui dit, Hélas ! nous ne savions rien de tout cela dans l'université de Salamanque. Pardon encor une fois ; la véritable raison est que M. votre fils m'a pris ma maîtresse *Boca Vermeja*. Ah ! s'il vous a pris votre maîtresse, repartit *Freind*, c'est autre chose ; il ne faut jamais prendre le bien d'autrui. Il n'y a pourtant pas là une raison suffisante (comme dit *Leibnitz*) pour brûler un jeune homme. Il faut proportionner les peines aux délits. Vous autres chrétiens de de-là la mer britannique en tirant vers le sud, vous avez plutôt fait cuire un de vos frères, soit le conseiller *Anne Dubourg*, soit *Michel Servet*, soit tous ceux qui furent ars sous *Philippe second* surnommé *le discret*, que nous faisons rôtir un rost-bif à Londres. Mais qu'on m'aille chercher mademoiselle *Boca Vermeja*, & que je sache d'elle la vérité.

Boca Vermeja fut amenée pleurante & embellie par ses larmes, comme c'est l'usage. Est-il vrai, mademoiselle, que vous aimiez tendrement *Dom Caracucarador*, & que mon

fils *Jenni* vous ait prise à force? -- A force! M. l'Anglais! c'était assurément du meilleur de mon cœur. Je n'ai jamais rien vu de si beau & si aimable que M. votre fils; & je vous trouve bienheureux d'être son père. C'est moi qui lui ai fait toutes les avances; il les mérite bien : je le suivrai jusqu'au bout du monde, si le monde a un bout. J'ai toujours dans le fond de mon ame détesté ce vilain inquisiteur; il m'a fouettée presque jusqu'au sang, moi & mademoiselle *Las Nalgas*. Si vous voulez me rendre la vie douce, vous ferez pendre ce scélérat de moine à ma fenêtre, tandis que je jurerai à M. votre fils un amour éternel; heureuse si je pouvais jamais lui donner un fils qui vous ressemble!

En effet, pendant que *Boca Vermeja* prononçait ces paroles naïves, mylord *Peterborou* envoyait chercher l'inquisiteur *Caracucarador* pour le faire pendre. Vous ne serez pas surpris quand je vous dirai que Mr. *Freind* s'y opposa fortement. Que votre juste colère, dit-il, respecte votre générosité; il ne faut jamais faire mourir un homme que quand la chose est absolument nécessaire pour le salut du prochain. Les Espagnols diraient que les Anglais sont des barbares qui tuent tous les prêtres qu'ils rencontrent. Cela pourrait faire

grand tort à M. l'archiduc, pour lequel vous venez de prendre Barcelone. Je ſuis aſſez content que mon fils ſoit ſauvé, & que ce coquin de moine ſoit hors d'état d'exercer ſes fonctions inquiſitoriales. Enfin le ſage & charitable *Freind* en dit tant, que mylord ſe contenta de faire fouetter *Caracucarador*, comme ce miſérable avait fouetté miſs *Boca Vermeja* & miſs *Las Nalgas*.

Tant de clémence toucha le cœur des Catalans. Ceux qui avaient été délivrés des cachots de l'inquiſition conçurent que notre religion valait infiniment mieux que la leur. Ils demandèrent preſque tous à être reçus dans l'égliſe anglicane ; & même quelques bacheliers de l'univerſité de Salamanque qui ſe trouvaient dans Barcelone, voulurent être éclairés. La plupart le furent bientôt. Il n'y en eut qu'un ſeul nommé *Don Inigo y Medroſo, y Comodios, y Papalamiendo*, qui fut un peu rétif.

Voici le précis de la diſpute honnête que notre cher ami *Freind* & le bachelier *Dom Papalamiendo*, eurent enſemble en préſence de mylord *Peterborou*. On appella cette converſation familière, le dialogue des *Mais*. Vous verrez aiſément, pourquoi, en le liſant.



CHAPITRE TROISIEME.

Précis de la controverſe des MAIS, *entre M.* Freind, & Dom Inigo y Medroſo y Papalamiendo, *bachelier de Salamanque.*

LE BACHELIER.

MAIS, monſieur, malgré toutes les belles choſes que vous venez de me dire, vous m'avouerez que votre égliſe anglicane, ſi reſpectable, n'exiſtait pas avant *Dom Luther*, & avant *Dom Œcolampade.* Vous êtes tout nouveaux : donc vous n'êtes pas de la maiſon.

FREIND.

C'eſt comme ſi on me diſait que je ne ſuis pas le fils de mon grand-père, parce qu'un collatéral demeurant en Italie, s'était emparé de ſon teſtament & de mes titres. Je les ai heureuſement retrouvés, & il eſt clair que je ſuis le petit-fils de mon grand-père. Nous ſommes vous & moi de la même famille, à cela près que nous autres Anglais nous liſons le teſtament de notre grand-pere dans notre propre langue, & qu'il vous eſt défendu de le lire dans la vôtre.

Vous êtes esclaves d'un étranger, & nous ne sommes soumis qu'à *notre* raison.

LE BACHELIER.

Mais, si votre raison vous égare?... car enfin, vous ne croyez point à notre université de Salamanque, laquelle a déclaré l'infaillibilité du pape, & son droit incontestable sur le passé, le présent, le futur & le polo post futur.

FREIND.

Hélas! les apôtres n'y croyaient pas non plus. Il est écrit que ce *Pierre* qui renia son maître JESUS, fut sévèrement tansé par *Paul*. Je n'examine point ici lequel des deux avait tort, ils l'avaient peut-être tous deux, comme il arrive dans presque toutes les querelles. Mais enfin, il n'y a pas un seul endroit dans les actes des apôtres, où *Pierre* soit regardé comme le maître de ses compagnons & du polo post futur.

LE BACHELIER.

Mais certainement *St. Pierre* fut archevêque de Rome; car *Sanchez* nous enseigne que ce grand homme y arriva du tems de *Néron*, & qu'il y occupa le trône archiépiscopal pendant vingt-cinq ans sous ce même *Néron* qui n'en régna que treize. De plus, il est de foi, & c'est *Dom Grillandus* le prototype de l'inquisition qui l'affirme, (car nous ne lisons jamais la sainte

bible) il eſt de foi, dis-je, que *St. Pierre* était à Rome une certaine année; car il date une de ſes lettres de Babylone : car puiſque Babylone eſt viſiblement l'anagramme de Rome, il eſt clair que le pape eſt de droit divin le maître de toute la terre : car de plus, tous les licenciés de Salamanque ont démontré que *Simon Vertu-Dieu*, premier ſorcier, conſeiller d'état de l'empereur *Néron*, envoya faire des complimens par ſon chien à *St. Simon Barjone*, autrement dit *St. Pierre*, dès qu'il fut à Rome; que *St. Pierre* n'étant pas moins poli, envoya auſſi ſon chien complimenter *Simon Vertu-Dieu*, qu'enſuite ils jouèrent à qui reſſuſciterait le plutôt un couſin-germain de *Néron*, que *Simon Vertu-Dieu* ne reſſuſcita ſon mort qu'à moitié, & que *Simon Barjone* gagna la partie en reſſuſcitant le couſin tout-à-fait; que *Vertu-Dieu* voulut avoir ſa revanche en volant dans les airs comme *St. Dédale*, & que *St. Pierre* lui caſſa les deux jambes en le faiſant tomber. C'eſt pourquoi *St. Pierre* reçut la couronne du martyre la tête en bas & les jambes en haut (*a*). Donc il eſt démontré *à poſteriori*, que notre ſaint père le pape doit régner ſur tous

(*a*) Toute cette hiſtoire eſt racontée par *Abdias*, *Marcel* & *Egéſippe*. *Euſèbe* en rapporte une partie.

ceux qui ont des couronnes ſur la tête, & qu'il eſt le maître du paſſé, du préſent & de tous les futurs du monde.

FREIND.

Il eſt clair que toutes ces choſes arrivèrent dans le tems où *Hercule* d'un tour de main ſépara les deux montagnes Calpe & Abila, & paſſa le détroit de Gibraltar dans ſon gobelet. Mais ce n'eſt pas ſur ces hiſtoires, tout authentiques qu'elles ſont, que nous fondons notre religion; c'eſt ſur l'évangile.

LE BACHELIER.

Mais, monſieur, ſur quels endroits de l'évangile? car j'ai lu une partie de cet évangile dans nos cahiers de théologie. Eſt-ce ſur l'ange deſcendu des nuées pour annoncer à *Marie* qu'elle ſera engroſſée par le St. Eſprit? eſt-ce ſur le voyage des trois rois & d'une étoile? ſur le maſſacre de tous les enfans du pays? ſur la peine que prit le diable d'emporter DIEU dans le déſert, au faîte du temple, & à la cime d'une montagne dont on découvrait tous les royaumes de la terre? ſur le miracle de l'eau changée en vin à une noce de village? ſur le miracle de deux mille cochons que le diable noya dans un lac par ordre de JESUS? ſur....

FREIND.

FREIND.

Monsieur, nous respectons toutes ces choses, parce qu'elles sont dans l'évangile ; & nous n'en parlons jamais, parce qu'elles sont trop au-dessus de la faible raison humaine.

LE BACHELIER.

Mais on dit que vous n'appellez jamais la Ste. Vierge, mère de DIEU ?

FREIND.

Nous la révérons, nous la chérissons : mais nous croyons qu'elle se soucie peu des titres qu'on lui donne ici-bas. Elle n'est jamais nommée mère de DIEU dans l'évangile. Il y eut une grande dispute en 431 à un concile d'Ephèse, pour savoir si *Marie* était *Théotocos*, & si JESUS-CHRIST étant DIEU à la fois & fils de *Marie*, il se pouvait que *Marie* fût à la fois mère de DIEU le père, & de DIEU le fils. Nous n'entrons point dans ces querelles d'Ephèse ; & la société royale de Londres ne s'en mêle pas.

LE BACHELIER.

Mais, monsieur, vous me donnez-là du *théotocos* ! qu'est-ce que *théotocos*, s'il vous plaît ?

FREIND.

Cela signifie mère de DIEU. Quoi ! vous êtes

bachelier de Salamanque, & vous ne ſavez pas le grec ?

LE BACHELIER.

Mais le grec, le grec ! de quoi cela peut-il ſervir à un Eſpagnol ? Mais, monſieur, croyez-vous que JESUS ait une nature, une perſonne & une volonté ? ou deux natures, deux perſonnes & deux volontés ? ou une volonté, une nature, & deux perſonnes ? ou deux volontés, deux perſonnes & une nature ? ou .....

FREIND.

Ce ſont encor les affaires d'Ephèſe ; cela ne nous importe en rien.

LE BACHELIER.

Mais, qu'eſt-ce donc qui vous importe ? penſez-vous qu'il n'y ait que trois perſonnes en DIEU, ou qu'il y ait trois dieux en une perſonne ? la ſeconde perſonne, procède-t-elle de la première perſonne, & la troiſième procède-t-elle des deux autres, ou de la ſeconde *intrinſecus*, ou de la première ſeulement ? le fils a-t-il tous les attributs du père, excepté la paternité ? & cette troiſième perſonne vient-elle par infuſion, ou par identification, ou par ſpiration ?

FREIND.

L'évangile n'agite pas cette queſtion ; & jamais *St. Paul* n'écrit le nom de Trinité.

LE BACHELIER.

Mais, vous me parlez toujours de l'évangile, & jamais de *St. Bonaventure*, ni d'*Albert le grand*, ni de *Tambourini*, ni de *Grillandus*, ni *d'Efcobar*.

FREIND.

C'eft que je ne fuis ni dominicain, ni cordelier, ni jéfuite; je me contente d'être chrétien.

LE BACHELIER.

Mais fi vous êtes chrétien, dites-moi en confcience, croyez-vous que le refte des hommes foit damné éternellement?

FREIND.

Ce n'eft point à moi à mefurer la juftice de DIEU & fa miféricorde.

LE BACHELIER.

Mais enfin, fi vous êtes chrétien, que croyez-vous donc?

FREIND.

Je crois avec JESUS-CHRIST qu'il faut aimer DIEU & fon prochain, pardonner les injures & réparer fes torts. Croyez-moi, adorez DIEU, foyez jufte & bienfaifant; voilà tout l'homme. Ce font-là les maximes de JESUS. Elles font fi vraies, qu'aucun légiflateur, aucun philofophe n'a jamais eu d'autres principes avant lui, & qu'il eft impoffible qu'il y en ait d'autres. Ces

vérités n'ont jamais eu, & ne peuvent avoir pour adversaires que nos passions.

LE BACHELIER.

Mais, ah ! ah ! à propos de passions, est-il vrai que vos évêques, vos prêtres & vos diacres, vous êtes tous mariés ?

FREIND.

Cela est très-vrai. *St. Joseph* qui passa pour être père de JESUS était marié. Il eut pour fils *Jacques le mineur* surnommé *Oblia*, frère de notre Seigneur, lequel après la mort de JESUS passa sa vie dans le temple. *St. Paul*, le grand *St. Paul* était marié.

LE BACHELIER.

Mais *Grillandus* & *Molina* disent le contraire

FREIND.

Molina & *Grillandus* diront tout ce qu'ils voudront, j'aime mieux croire *St. Paul* lui-même ; car il dit dans sa première aux Corinthiens : (*a*) *N'avons-nous pas le droit de boire & de manger à vos dépens ? N'avons-nous pas le droit de mener avec nous notre femme, notre sœur, comme font les autres apôtres & les frères de notre Seigneur, & Céphas ? Va-t-on jamais à la guerre à ses dépens ? Quand on a*

(*a*) Chap. IX.

planté une vigne n'en mange-t-on pas le fruit, &c.

LE BACHELIER.

Mais, monſieur, eſt-il bien vrai que *St. Paul* ait dit cela ?

FREIND.

Oui, il a dit cela, & il en a dit bien d'autres.

LE BACHELIER.

Mais quoi ! ce prodige, cet exemple de la grace efficace ! ....

FREIND.

Il eſt vrai, monſieur, que ſa converſion était un grand prodige. J'avoue que ſuivant les actes des apôtres il avait été le plus cruel ſatellite des ennemis de JESUS. Les actes diſent qu'il ſervit à lapider *St. Etienne* ; il dit lui-même que quand les Juifs faiſaient mourir un ſuivant de JESUS, c'était lui qui portait la ſentence, *detuli ſententiam* (*a*) J'avoue qu'*Abdias* ſon diſciple, & *Jules* africain ſon traducteur, l'accuſent auſſi d'avoir fait mourir *Jacques Oblia* frère de notre Seigneur (*b*) mais ſes fureurs rendent ſa converſion plus admirable, & ne l'ont pas empêché de trouver une femme. Il était

(*a*) Actes, chap. XXVI.
(*b*) Hiſtoire apoſtolique d'*Abdias*. Traduction de *Jules* Africain, liv. VI, pag. 595 & ſuivantes.

marié, vous dis-je, comme *St. Clément* d'Alexandrie le déclare expressément.

LE BACHELIER.

Mais c'était donc un digne homme, un brave homme que *St. Paul*! je suis fâché qu'il ait assassiné *St. Jacques* & *St. Etienne*, & fort surpris qu'il ait voyagé au troisième ciel; mais poursuivez, je vous prie.

FREIND.

St. Pierre, au rapport de *St. Clément* d'Alexandrie, eut des enfans; & même on compte parmi eux une *Ste. Pétronille. Eusèbe* dans son histoire de l'église dit que *St. Nicolas* l'un des premiers disciples, avait une très-belle femme, & que les apôtres lui reprochèrent d'en être trop occupé, & d'en paraître jaloux... Messieurs, leur dit-il, la prenne qui voudra; je vous la cède. (*a*)

Dans l'économie juive, qui devait durer éternellement, & à laquelle cependant a succédé l'économie chrétienne, le mariage était non-seulement permis; mais expressément ordonné aux prêtres, puisqu'ils devaient être de la même race; & le célibat était une espèce d'infamie.

Il faut bien que le célibat ne fût pas regardé comme un état bien pur & bien honorable par les premiers chrétiens; puisque parmi les héré-

(*a*) *Eusèbe*, liv. III, chap. XXX.

tiques anathématisés dans les premiers conciles, on trouve principalement ceux qui s'élevaient contre le mariage des prêtres, comme saturniens, basilidiens, montanistes, encratistes, & autres *ens* & *ites*. Voilà pourquoi la femme d'un *St. Grégoire de Nazianze* accoucha d'un autre *St. Grégoire de Nazianze*, & qu'elle eut le bonheur inestimable d'être femme & mère d'un canonisé; ce qui n'est pas même arrivé à *Ste. Monique*, mère de *St. Augustin*.

Voilà pourquoi je pourrais vous nommer autant & plus d'anciens évêques mariés, que vous n'avez autrefois eu d'évêques & de papes concubinaires, adultères, ou pédérastes, ce qu'on ne trouve plus aujourd'hui en aucun pays. Voilà pourquoi l'église grecque mère de l'église latine, veut encor que les curés soient mariés. Voilà enfin pourquoi moi qui vous parle, je suis marié, & j'ai le plus bel enfant du monde.

Et, dites-moi, mon cher bachelier, n'avez-vous pas dans votre église sept sacremens de compte fait, qui sont tous des signes visibles d'une chose invisible? Or un bachelier de Salamanque jouit des agrémens du baptême dès qu'il est né; de la confirmation dès qu'il a des culottes; de la confession dès qu'il a fait quelques frédaines, ou qu'il entend celles des autres; de la communion, quoiqu'un peu différente de la

nôtre, dès qu'il a treize ou quatorze ans; de l'ordre quand il eſt tondu ſur le haut de la tête, & qu'on lui donne un bénéfice de vingt, ou trente, ou quarante mille piaſtres de rente; enfin, de l'extrême-onction quand il eſt malade. Faut-il le priver du ſacrement de mariage quand il ſe porte bien? ſurtout après que DIEU lui-même a marié *Adam* & *Eve*; *Adam* le premier des bacheliers du monde, puiſqu'il avait la ſcience infuſe, ſelon votre école; *Eve* la première bachelette, puiſqu'elle tâta de l'arbre de la ſcience avant ſon mari.

LE BACHELIER.

Mais, s'il eſt ainſi, je ne dirai plus *mais*. Voilà qui eſt fait, je ſuis de votre religion; je me fais anglican; je veux me marier à une femme honnête qui fera toujours ſemblant de m'aimer, tant que je ſerai jeune, qui aura ſoin de moi dans ma vieilleſſe, & que j'enterrerai proprement ſi je lui ſurvis; cela vaut mieux que de cuire des hommes, & de déshonorer des filles, comme a fait mon couſin *Dom Caracucarador* inquiſiteur pour la foi.

Tel eſt le précis fidele de la converſation qu'eurent enſemble le docteur *Freinde*, & le bachelier *Dom Papalamiendo*, nommé depuis par nous *Papa Dexando*. Cet entretien curieux

fut rédigé par *Jacob Hulf*, l'un des secretaires de mylord.

Après cet entretien le bachelier me tira à part & me dit ; il faut que cet Anglais, que j'avais cru d'abord antropophage, soit un bien bon homme ; car il est théologien, il ne m'a point dit d'injures. Je lui appris que M. *Freind* était tolérant, & qu'il descendait de la fille de *Guillaume Pen* le premier des tolérans, & le fondateur de Philadelphie. Tolérant & Philadelphie ! s'écria-t-il ; je n'avais jamais entendu parler de ces sectes-là ? Je le mis au fait, il ne pouvait me croire, il pensait être dans un autre univers, & il avait raison.



CHAPITRE QUATRIEME.

Retour à Londres ; Jenni *commence à se corrompre.*

TANDIS que notre digne philosophe *Freind* éclairait ainsi les Barcelonois, & que son fils *Jenni* enchantait les Barcelonoises, mylord *Peterborou* fut perdu dans l'esprit de la reine *Anne*, & dans celui de l'archiduc, pour leur avoir donné Barcelone. Les courtisans lui repro-

chèrent d'avoir pris cette ville contre toutes les règles, avec une armée moins forte de moitié que la garnifon. L'archiduc en fut d'abord très-piqué, & l'ami *Freind* fut obligé d'imprimer l'apologie du général. Cependant, cet archiduc, qui était venu conquérir le royaume d'Efpagne, n'avait pas de quoi payer fon chocolat. Tout ce que la reine *Anne* lui avait donné était diffipé. *Montécuculi* dit dans fes mémoires, qu'il faut trois chofes pour faire la guerre : 1°. de l'argent, 2°. de l'argent, 3°. de l'argent. L'archiduc écrivit de Guadalaxara où il était le 11 Augufte 1706 à mylord *Peterborou*, une grande lettre fignée *yo el rey*, par laquelle il le conjurait d'aller fur le champ à Gènes lui chercher fur fon crédit, cent mille livres fterling pour régner (*a*). Voilà donc notre *Sertorius* devenu banquier Génois, de général d'armée : il confia fa détreffe à l'ami *Freind*; tous deux allèrent à Gènes ; je les fuivis ; car vous favez que mon cœur me mène. J'admirai l'habileté & l'efprit de conciliation de mon ami dans cette affaire délicate. Je vis qu'un bon efprit peut fuffire à tout ; notre grand *Locke* était médecin. Il fut le feul métaphyficien de l'Europe, & il rétablit les monnoies d'Angleterre.

(*a*) Elle eft imprimée dans l'apologie du comte de *Peterborou*, par le docteur *Freind*, page 143, chez *Jonas Bourer*.

Freind en trois jours trouva les cent mille livres ſterling que la cour de *Charles VI.* mangea en moins de trois ſemaines. Après quoi il fallut que le général, accompagné de ſon théologien, allât ſe juſtifier à Londres en plein parlement, d'avoir conquis la Catalogne contre les règles, & de s'être ruiné pour le ſervice de la cauſe commune. L'affaire traîna en longueur & en aigreur, comme toutes les affaires de parti.

Vous ſavez que M. *Freind* avait été député en parlement avant d'être prêtre, & qu'il eſt le ſeul à qui l'on ait permis d'exercer ces deux fonctions incompatibles. Or un jour que *Freind* méditait un diſcours qu'il devait prononcer dans la chambre des communes, dont il était un digne membre, on lui annonça une dame eſpagnole qui demandait à lui parler pour affaire preſſante. C'était *Dona Boca Vermeja* elle-même. Elle était toute en pleurs; notre bon ami lui fit ſervir à déjeûner. Elle eſſuya ſes larmes, déjeûna, & lui parla ainſi:

Il vous ſouvient, mon cher monſieur, qu'en allant à Gènes vous ordonnâtes à M. votre fils *Jenni* de partir de Barcelone pour Londres, & d'aller s'inſtaller dans l'emploi de clerc de l'échiquier que votre crédit lui a fait obtenir. Il s'embarqua ſur le *Triton* avec le jeune bache-

lier *Dom Papa Dexando*, & quelques autres que vous aviez convertis. Vous jugez bien que je fus du voyage avec ma bonne amie *Las Nalgas*. Vous ſavez que vous m'avez permis d'aimer M. votre fils, & que je l'adore...

Moi, mademoiſelle! je ne vous ai point permis ce petit commerce, je l'ai toléré : cela eſt bien différent. Un bon père ne doit être ni le tyran de ſon fils, ni ſon mercure. La fornication entre deux perſonnes libres a été peut-être autrefois une eſpèce de droit naturel dont *Jenni* peut jouir avec diſcrétion ſans que je m'en mêle ; je ne le gêne pas plus ſur ſes maîtreſſes que ſur ſon dîner & ſur ſon ſouper ; s'il s'agiſſait d'un adultère, j'avoue que je ſerais plus difficile, parce que l'adultère eſt un larcin; mais pour vous, mademoiſelle, qui ne faites tort à perſonne, je n'ai rien à vous dire.

Eh bien, monſieur, c'eſt d'adultère qu'il s'agit. Le beau *Jenni* m'abandonne pour une jeune mariée qui n'eſt pas ſi belle que moi. Vous ſentez bien que c'eſt une injure atroce. Il a tort, dit alors M. *Freind. Boca Vermeja* en verſant quelques larmes, lui conta comment *Jenni* avait été jaloux, ou fait ſemblant d'être jaloux du bachelier; comment madame *Clive-Hart*, jeune mariée, très-effrontée, très-em-

portée, très-masculine, très-méchante, s'était emparée de son esprit, comment il vivait avec des libertins non craignans DIEU, comment enfin il méprisait sa fidelle *Boca Vermeja* pour la coquine de *CliveH-art;* parce que la *Clive-Hart* avait une nuance ou deux de blancheur & d'incarnat au-dessus de la pauvre *Boca Vermeja.*

J'examinerai cette affaire-là à loisir, dit le bon *Freind.* Il faut que j'aille en parlement pour celle de mylord *Peterborou*: il alla donc en parlement; je l'y entendis prononcer un discours ferme & serré, sans aucun lieu commun, sans épithète, sans ce que nous appellons des phrases; il *n'invoquait* point un témoignage, une loi, il les attestait, il les citait, il les réclamait, il ne disait point qu'on avait *surpris la religion* de la cour en accusant mylord *Peterborou* d'avoir hasardé les troupes de la reine *Anne*, parce que ce n'était pas une affaire de religion: il ne prodiguait pas à une conjecture le nom de démonstration; il ne manquait pas de respect à l'auguste assemblée du parlement par de fades plaisanteries bourgeoises: il n'appellait pas mylord *Peterborou* son client; parce que le mot de client signifie un homme de la bourgeoisie protégé par un sénateur. *Freind* parlait avec autant de modestie que de fermeté: on l'écoutait en silence; on ne

l'interrompait qu'en disant, *hear him*, *hear him*, écoutez-le, écoutez-le. La chambre des communes vota qu'on remercierait le comte de *Peterborou* au-lieu de le condamner. Mylord obtint la même justice de la cour des pairs ; & se prépara à repartir avec son cher *Freind* pour aller donner le royaume d'Espagne à l'archiduc ; ce qui n'arriva pourtant pas, par la raison que rien n'arrive dans ce monde précisément comme on le veut.

Au sortir du parlement, nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller nous informer de la conduite de *Jenni*. Nous apprimes en effet qu'il menait une vie débordée & crapuleuse avec madame *Clive-Hart*, & une troupe de jeunes athées, d'ailleurs gens d'esprit, à qui leurs débauches avaient persuadé, « que l'homme n'a rien au-» dessus de la bête ; qu'il naît & meurt comme » la bête ; qu'ils sont également formés de » terre, qu'ils retournent également à la terre, » & qu'il n'y a rien de bon & de sage que de » se réjouir dans ses œuvres, & de vivre avec » celle que l'on aime, comme le conclut *Sa-* » *lomon* à la fin de son chapitre troisième du » *Coheleth*, que nous nommons *Ecléſiaſtès*. »

Ces idées leur étaient principalement insinuées par un nommé *Wirburton*, méchant garnement très-impudent. J'ai lu quelque chose

des manuſcrits de ce fou. DIEU nous préſerve de les voir imprimés un jour ! *Wirburton* prétend que *Moyſe* ne croyait pas à l'immortalité de l'ame ; & comme en effet *Moyſe* n'en parla jamais, il en conclut que c'eſt la ſeule preuve que ſa miſſion était divine. Cette concluſion abſurde fait malheureuſement conclure que la ſecte juive était fauſſe ; les impies en concluent par conſéquent que la nôtre fondée ſur la juive eſt fauſſe auſſi, & que cette nôtre qui eſt la meilleure de toutes, étant fauſſe, toutes les autres ſont encor plus fauſſes ; qu'ainſi il n'y a point de religion. Delà quelques gens viennent à conclure qu'il n'y a point de DIEU ; ajoutez à ces concluſions que ce petit *Wirburton* eſt un intriguant & un calomniateur. Voyez quel danger !

Un autre fou nommé *Néedham*, qui eſt en ſecret jéſuite, va bien plus loin. Cet animal, comme vous le ſavez d'ailleurs, & comme on vous l'a tant dit, s'imagine qu'il a créé des anguilles avec de la farine de ſeigle, & du jus de mouton ; que ſur le champ ces anguilles en ont produit d'autres, ſans accouplement. Auſſi-tôt nos philoſophes décident qu'on peut faire des hommes avec de la farine de froment & du jus de perdrix ; parce qu'ils doivent avoir une origine plus noble que celle des anguilles : ils pré-

tendent que ces hommes en produiront d'autres incontinent ; qu'ainſi ce n'eſt point DIEU qui a fait l'homme ; que tout s'eſt fait de ſoi-même, qu'on peut très-bien ſe paſſer de DIEU ; qu'il n'y a point de DIEU. Jugez quels ravages le *Coheleth* mal entendu, & *Wirburton* & *Néedham* bien entendus, peuvent faire dans de jeunes cœurs tout pétris de paſſions, & qui ne raiſonnent que d'après elles.

Mais ce qu'il y avait de pis, c'eſt que *Jenni* avait des dettes par-deſſus les oreilles ; il les payait d'une étrange façon. Un de ſes créanciers était venu le jour même lui demander cent guinées, pendant que nous étions en parlement. Le beau *Jenni* qui juſques-là paraiſſait très-doux & trés-poli, s'était battu avec lui, & lui avait donné pour tout payement un bon coup d'épée. On craignait que le bleſſé n'en mourut : *Jenni* allait être mis en priſon, & riſquait d'être pendu, malgré la protection de mylord *Peterborou.*



CHAPITRE



CHAPITRE CINQUIEME.

On veut marier Jenni.

IL nous ſouvient, mon cher ami, de la douleur & de l'indignation qu'avait reſſentie le vénérable *Freind*, quand il apprit que ſon cher *Jenni* était à Barcelone dans les priſons du Saint-Office. Croyez qu'il fut ſaiſi d'un plus violent tranſport en apprenant les déportemens de ce malheureux enfant, ſes débauches, ſes diſſipations, ſa manière de payer ſes créanciers & ſon danger d'être pendu. Mais *Freind* ſe contint. C'eſt une choſe étonnante que l'empire de cet excellent homme ſur lui-même. Sa raiſon commande à ſon cœur comme un bon maître à un bon domeſtique. Il fait tout à-propos & agit prudemment avec autant de célérité que les imprudens ſe déterminent. Il n'eſt pas tems, dit-il, de prêcher *Jenni* il faut le tirer du précipice.

Vous ſaurez que notre ami avait touché la veille une très-groſſe ſomme de la ſucceſſion de *George Hubert* ſon oncle. Il va chercher lui-même notre grand chirurgien *Cheſelden*. Nous le

trouvons heureusement ; nous allons ensemble chez le créancier blessé. M. *Freind* fait visiter sa plaie, elle n'était pas mortelle. Il donne au patient les cent guinées pour premier appareil, & cinquante autres en forme de réparation ; il lui demande pardon pour son fils, il lui exprime sa douleur avec tant de tendresse, avec tant de vérité, que ce pauvre homme qui était dans son lit, l'embrasse en versant des larmes, & veut lui rendre son argent. Ce spectacle étonnait & attendrissait le jeune M. *Cheselden* qui commence à se faire une grande réputation, & dont le cœur est aussi bon que son coup d'œil & sa main sont habiles. J'étais ému, j'étais hors de moi ; je n'avais jamais tant révéré, tant aimé notre ami.

Je lui demandai en retournant à sa maison s'il ne ferait pas venir son fils chez lui, s'il ne lui représenterait pas ses fautes ? Non, dit-il, je veux qu'il les sente avant que je lui en parle. Soupons ce soir tous deux, nous verrons ensemble ce que l'honnêteté m'oblige de faire. Les exemples corrigent bien mieux que les réprimandes.

J'allai en attendant le souper chez *Jenni*, je le trouvai comme je pense que tout homme est après son premier crime, pâle, l'œil égaré la voix rauque & entrecoupée, l'esprit agité,

répondant de travers à tout ce qu'on lui di-
sait. Enfin, je lui appris ce que son père venait de faire. Il resta immobile, me regarda fixement, puis se détourna un moment pour verser quelques larmes. J'en augurai bien ; je conçus une grande espérance que *Jenni* pourrait être un jour très-honnête-homme. J'allais me jeter à son cou lorsque madame *Clive-Hart* entra avec un jeune étourdi de ses amis nommé *Birton*.

Eh bien, dit la dame en riant, est-il vrai que tu as tué un homme aujourd'hui ? C'était apparemment quelque ennuyeux ; il est bon de délivrer le monde de ces gens-là. Quand il te prendra envie d'en tuer quelqu'autre ; je te prie de donner la préférence à mon mari ; car il m'ennuie furieusement.

Je regardais cette femme des pieds jusqu'à la tête. Elle était belle ; mais elle me parut avoir quelque chose de sinistre dans la physionomie. *Jenni* n'osait répondre, & baissait les yeux parce que j'étais là. Qu'as-tu donc, mon ami ? lui dit *Birton*. Il semble que tu aies fait quelque mal ; je viens te remettre ton péché. Tiens, voici un petit livre que je viens d'acheter chez *Lintot* ; il prouve, comme deux & deux font quatre, qu'il n'y a ni Dieu, ni vice, ni vertu. Cela est consolant. Buvons ensemble.

A cet étrange diſcours je me retirai au plus vîte. Je fis ſentir diſcrétement à M. *Freind* combien ſon fils avait beſoin de ſa préſence & de ſes conſeils. Je le conçois comme vous, dit ce bon père ; mais commençons par payer ſes dettes. Toutes furent acquittées dès le lendemain matin. *Jenni* vint ſe jeter à ſes pieds. Croiriez-vous bien que le père ne lui fit aucun reproche ! il l'abandonna à ſa conſcience, & lui dit ſeulement, Mon fils, ſouvenez-vous qu'il n'y a point de bonheur ſans la vertu.

Enſuite il maria *Boca Vermeja* avec le bachelier de Catalogne, pour qui elle avait un penchant ſecret malgré les larmes qu'elle avait répandues pour *Jenni ;* car tout cela s'accorde merveilleuſement chez les femmes. On dit que c'eſt dans leurs cœurs que toutes les contradictions ſe raſſemblent. C'eſt ſans doute parce qu'elles ont été pêtries originairement d'une de nos côtes.

Le généreux *Freind* paya la dot des deux mariés ; il plaça bien tous ſes nouveaux convertis, par la protection de mylord *Peterborou ;* car ce n'eſt pas pas aſſez d'aſſurer le ſalut des gens ; il faut les faire vivre.

Ayant dépêché toutes ces bonnes actions avec ce ſang froid actif qui m'étonnait toujours, il conclut qu'il n'y avait d'autre parti à prendre

pour remettre ſon fils dans le chemin des honnêtes gens, que de le marier avec une perſonne bien née qui eût de la beauté, des mœurs, de l'eſprit, & même un peu de richeſſes ; & que c'était le ſeul moyen de détacher *Jenni* de cette déteſtable *Clive-Hart*, & des gens perdus qu'il fréquentait.

J'avais entendu parler de mademoiſelle *Primeroſe*, jeune héritière, élevée par myladi *Hervey* ſa parente. Mylord *Peterborou* m'introduiſit chez myladi *Hervey*. Je vis miſs *Primeroſe*, & je jugeai qu'elle était bien capable de remplir toutes les vues de mon ami *Freind*. *Jenni* dans ſa vie débordée avait un profond reſpect pour ſon père, & même de la tendreſſe. Il était touché principalement de ce que ſon père ne lui faiſait aucun reproche de ſa conduite paſſée. Ses dettes payées ſans l'en avertir, des conſeils ſages donnés à propos & ſans réprimandes, des marques d'amitié échappées de tems-en-tems ſans aucune familiarité qui eût pu les avillir, tout cela pénétrait *Jenni*, né ſenſible & avec beaucoup d'eſprit. J'avais toutes les raiſons de croire que la fureur de ſes déſordres céderait aux charmes de *Primeroſe*, & aux étonnantes vertus de mon ami.

Mylord *Peterborou* lui-même préſenta d'abord le père, & enſuite *Jenni* chez myladi *Her-*

vey. Je remarquai que l'extrême beauté de *Jenni* fit d'abord une impreſſion profonde ſur le cœur de *Primeroſe*; car je la vis baiſſer les yeux, les relever & rougir. *Jenni* ne parut que poli; & *Primeroſe* avoua à myladi *Hervey* qu'elle eût bien ſouhaité que cette politeſſe fût de l'amour.

Peu à peu notre beau jeune homme démêla tout le mérite de cette incomparable fille, quoiqu'il fût ſubjugué par l'infame *Clive-Hart*. Il était comme cet Indien invité par un ange à cueillir un fruit céleſte, & retenu par les griffes d'un dragon. Ici le ſouvenir de ce que j'ai vu me ſuffoque. Mes pleurs mouillent mon papier. Quand j'aurai repris mes ſens, je reprendrai le fil de mon hiſtoire.



CHAPITRE SIXIEME.

Aventure épouvantable.

L'ON était prêt de conclure le mariage de la belle *Primeroſe* avec le beau *Jenni*. Notre ami *Freind* n'avait jamais goûté une joie plus pure; je la partageais. Voici comme elle fut changée en un déſaſtre que je puis à peine comprendre.

Le *Clive-Hart* aimait *Jenni* en lui faiſant

continuellement des infidélités. C'eſt le ſort, dit-on, de toutes les femmes qui, en mépriſant trop la pudeur, ont renoncé à la probité. Elle trahiſſait ſurtout ſon cher *Jenni* pour ſon cher *Birton* & pour un autre débauché de la même trempe. Ils vivaient enſemble dans la crapule. Et ce qui ne ſe voit peut-être que dans notre nation, c'eſt qu'ils avaient tous de l'eſprit & de la valeur. Malheureuſement ils n'avaient jamais plus d'eſprit que contre DIEU. La maiſon de madame *Clive-Hart* était le rendez-vous des athées. Encor s'ils avaient été des athées gens de bien comme *Epicure* & *Leontium*, comme *Lucrèce* & *Memmius*, comme *Spinoſa* qu'on dit avoir été un des plus honnêtes hommes de la Hollande, comme *Hobbes* ſi fidele à ſon infortuné monarque *Charles premier*.... Mais!...

Quoiqu'il en ſoit, *Clive-Hart* jalouſe avec fureur de la tendre & innocente *Primeroſe*, ſans être fidelle à *Jenni*, ne put ſouffrir cet heureux mariage. Elle médite une vengeance dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans notre ville de Londres, où nos pères ont vu cependant tant de crimes de tant d'eſpèces.

Elle ſut que *Primeroſe* devait paſſer devant ſa porte en revenant de la cité, où cette jeune perſonne était allé faire des emplettes avec ſa

femme de chambre. Elle prend ce tems pour faire travailler à un petit canal fouterrain qui conduifait l' eau dans fes offices.

Le carroffe de *Primerofe* fut obligé en revenant de s'arrêter vis-à-vis cet embarras. La *Clive-Hart* fe préfente à elle, la prie de defcendre, de fe repofer, d'accepter quelques rafraîchiffemens, en attendant que le chemin foit libre. La belle *Primerofe* tremblait à cette propofition ; mais *Jenni* était dans le veftibule. Un mouvement involontaire plus fort que la réflexion la fit defcendre. *Jenni* courait au-devant d'elle & lui donnait déjà la main. Elle entre ; le mari de la *Clive-Hart* était un ivrogne imbécille, odieux à fa femme autant que foumis, à charge même par fes complaifances. Il préfente d'abord en balbutiant des rafraîchiffemens à la demoifelle qui honore fa maifon, il en boit après elle. La dame *Clive-Hart* les emporte fur le champ & en fait préfenter d'autres. Pendant ce tems la rue eft débarraffée. *Primerofe* remonte en carroffe & rentre chez fa mère.

Au bout d'un quart-d'heure elle fe plaint d'un mal de cœur & d'un étourdiffement. On croit que ce petit dérangement n'eft que l'effet du mouvement du carroffe. Mais le mal augmente de moment en moment ; & le lendemain elle était à la mort. Nous courûmes chez elle,

M. *Freind* & moi. Nous truvâmes cette charmante créature pâle, livide, agitée de convulſions, les lèvres retirées, les yeux tantôt éteints, tantôt étincelans & toujours fixes. Des taches noires défiguraient ſa belle gorge & ſon beau viſage. Sa mère était évanouie à côté de ſon lit. Le ſecourable *Cheſelden* prodiguait envain toutes les reſſources de ſon art. Je ne vous peindrai point le déſeſpoir de *Freind*; il était inexprimable. Je vole au logis de la *Clive-Hart.* J'apprends que ſon mari vient de mourir, & que la femme a déſerté la maiſon. Je cherche *Jenni*, on ne le trouve pas. Une ſervante me dit que ſa maîtreſſe s'eſt jetée aux pieds de *Jenni*, & l'a conjuré de ne la pas abandonner dans ſon malheur, qu'elle eſt partie avec *Jenni* & *Birton*, & qu'on ne ſait où elle eſt allée.

Ecraſé de tant de coups ſi rapides & ſi multipliés, l'eſprit bouleverſé par des ſoupçons horribles que je chaſſais & qui revenaient, je me traîne dans la maiſon de la mourante. Cependant, me diſais-je à moi-même, ſi cette abominable femme s'eſt jetée aux genoux de *Jenni*, ſi elle l'a prié d'avoir pitié d'elle, il n'eſt donc point complice. *Jenni* eſt incapable d'un crime ſi lâche, ſi affreux, qu'il n'a eu nul intérêt, nul motif de commettre, qui le priverait d'une femme adorable & de ſa fortune, qui le ren-

drait exécrable au genre-humain. Faible, il se sera laissé subjuguer par une malheureuse dont il n'aura pas connu les noirceurs. Il n'a point vu comme moi *Primerose* expirante, il n'aurait pas quitté le chevet de son lit pour suivre l'empoisonneuse de sa femme. Dévoré de ces pensées, j'entre en frissonnant chez celle que je craignais de ne plus trouver en vie. Elle respirait. Le vieux *Clive-Hart* avait succombé en un moment, parce que son corps était usé par les débauches; mais la jeune *Primerose* était soutenue par un tempérament aussi robuste que son ame était pure. Elle m'apperçut, & d'une voix tendre elle me demanda où était *Jenni?* A ce mot, j'avoue qu'un torrent de larmes coula de mes yeux. Je ne pus lui répondre; je ne pus parler au père. Il fallut la laisser enfin entre les mains fidelles qui la servaient.

Nous allâmes instruire mylord de ce désastre. Vous connaissez son cœur, il est aussi tendre pour ses amis que terrible à ses ennemis. Jamais homme ne fut plus compatissant avec une physionomie plus dure. Il se donna autant de peine pour secourir la mourante, pour découvrir l'asile de *Jenni* & de sa scélérate, qu'il en avait prises pour donner l'Espagne à l'archiduc. Toutes nos recherches furent inutiles. Je crus que *Freind* en mourrait. Nous volions tantôt chez

Primerose dont l'agonie était longue, tantôt à Rochester, à Douvres, Portsmouth ; on envoyait des couriers partout, on était partout, on errait à l'aventure, comme des chiens de chasse qui ont perdu la voie ; & cependant la mère infortunée de l'infortunée *Primerose* voyait d'heure en heure mourir sa fille.

Enfin, nous apprenons qu'une femme assez jeune & assez belle, accompagnée de trois jeunes gens & de quelques valets s'est embarquée à Neuport dans le comté de Pembroke, sur un petit vaisseau qui était à la rade plein de contrebandiers ; & que ce bâtiment est parti pour l'Amérique septentrionale.

Freind à cette nouvelle poussa un profond soupir, puis tout-à-coup se recueillant & me serrant la main ; il faut, dit-il que j'aille en Amérique. Je lui répondis en l'admirant & en pleurant, je ne vous quitterai pas ; mais que pourrez-vous faire ? ramener mon fils unique, dit-il, à sa patrie & à la vertu, ou m'ensevelir auprès de lui. Nous ne pouvions douter en effet, aux indices qu'on nous donna, que ce ne fût *Jenni* qui s'était embarqué avec cette horrible femme & *Birton*, & les garnemens de son cortège.

Le bon père ayant pris son parti, dit adieu à mylord *Peterborou* qui retourna bientôt en

Catalogne, & nous allames fréter à Briſtol un vaiſſeau pour la rivière de Laware & pour la baie du Mariland. *Freind* concluait que ces parages étant au milieu des poſſeſſions anglaiſes, il fallait y diriger ſa navigation, ſoit que ſon fils fût vers le ſud, ſoit qu'il eût marché vers le ſeptentrion. Il ſe munit d'argent, de lettres de change & de vivres, laiſſant à Londres un domeſtique affidé, chargé de lui donner des nouvelles par les vaiſſeaux qui allaient toutes les ſemaines dans le Mariland ou dans la Penſilvanie.

Nous partîmes; les gens de l'équipage en voyant la ſérénité ſur le viſage de *Freind*, croyaient que nous faiſions un voyage de plaiſir. Mais quand il n'avait que moi pour témoin, ſes ſoupirs m'expliquaient aſſez ſa douleur profonde Je m'applaudiſſais quelquefois en ſecret de l'honneur de conſoler une ſi belle ame. Un vent d'oueſt nous retint long-tems à la hauteur des Sorlingues. Nous fûmes obligés de diriger notre route vers la nouvelle-Angleterre. Que d'informations nous fîmes ſur toute la côte! que de tems & de ſoins perdus! Enfin un vent de nord-eſt s'étant levé, nous tournâmes vers Mariland. C'eſt-là qu'on nous dépeignit *Jenni*, la *Clive-Hart* & leurs compagnons.

Ils avaient ſéjourné ſur la côte pendant plus d'un mois, & avaient étonné toute la colonie

par des débauches & des magnificences inconnues jusqu'alors dans cette partie du globe ; après quoi ils étaient disparus, & personne ne savait de leurs nouvelles.

Nous avançâmes dans la baie avec le dessein d'aller jusqu'à Baltimore prendre de nouvelles informations.



CHAPITRE SEPTIEME.

Ce qui arriva en Amérique.

NOUS trouvâmes dans la route sur la droite une habitation très-bien entendue. C'était une maison basse, commode & propre, entre une grange spacieuse & une vaste étable, le tout entouré d'un jardin où croissaient tous les fruits du pays. Cet enclos appartenait à un vieillard qui nous invita à descendre dans sa retraite. Il n'avait pas l'air d'un Anglais, & nous jugeâmes bientôt à son accent qu'il était étranger. Nous encrâmes ; nous descendîmes ; ce bon homme nous reçut avec cordialité ; & nous donna le meilleur repas qu'on puisse faire dans le nouveau-monde.

Nous lui insinuâmes discrétement notre desir

de savoir à qui nous avions l'obligation d'être si bien reçus. Je suis, dit-il, un de ceux que vous appellez sauvages. Je naquis sur une des montagnes bleues qui bordent cette contrée, & que vous voyez à l'occident. Un gros vilain serpent à sonnette m'avait mordu dans mon enfance sur une de ces montagnes. J'étais abandonné, j'allais mourir. Le père de mylord *Baltimore* d'aujourd'hui me rencontra, me mit entre les mains de son médecin, & je lui dus la vie. Je lui rendis bientôt ce que je lui devais; car je lui sauvai le sienne dans un combat contre une horde voisine. Il me donna pour récompense cette habitation où je vis heureux.

M. *Freind* lui demanda s'il était de la religion du lord *Baltimore*? Moi; dit-il, je suis de la mienne; pourquoi voudriez-vous que je fusse de la religion d'un autre homme? Cette réponse courte & énergique nous fit rentrer un peu en nous-mêmes. Vous avez donc, lui dis-je, votre DIEU & votre loi? Oui, nous répondit-il, avec une assurance qui n'avait rien de la fierté; mon DIEU est là, & il montra le ciel; ma loi est là-dedans, & il mit la main sur son cœur.

Freind fut saisi d'admiration, & me serrant la main; cette pure nature, me dit-il, en sait plus que tous les bacheliers qui ont raisonné avec nous dans Barcelone.

Il était pressé d'apprendre, s'il se pouvait, quelque nouvelle certaine de son fils *Jenni*. C'était un poids qui l'oppressait. Il demanda si on n'avait pas entendu parler de cette bande de jeunes gens qui avaient fait tant de fracas dans les environs ? Comment, dit le vieillard, si on m'en a parlé ! je les ai vus, je les ai reçus chez moi ; & ils ont été si contens de ma réception, qu'ils sont partis avec une de mes filles.

Jugez quel fut le frémissement & l'effroi de mon ami à ce discours. Il ne put s'empêcher de s'écrier dans son premier mouvement, Quoi ! votre fille a été enlevée par mon fils ? Bon Anglais, lui repartit le vieillard, ne te fâches point ; je suis très-aise que celui qui est parti de chez moi avec ma fille soit ton fils ; car il est beau, bien fait, & paraît courageux. Il ne m'a point enlevé ma chère *Parouba*,; car il faut que tu saches que *Parouba* est son nom, parce que *Parouba* est le mien. S'il m'avait pris ma *Parouba*, ce serait un vol ; & mes cinq enfans mâles qui sont à présent à la chasse dans le voisinage à quarante ou cinquante milles d'ici, n'auraient pas souffert cet affront. C'est un grand péché de voler le bien d'autrui. Ma fille s'en est allée de son plein gré avec ces jeunes gens ; elle a voulu voir le pays ; c'est une petite satisfaction

qu'on ne doit pas refuser à une personne de son âge. Ces voyageurs me la rendront avant qu'il soit un mois, j'en suis sûr ; car ils me l'ont promis. Ces paroles m'auraient fait rire si la douleur où je voyais mon ami plongé, n'avait pas pénétré mon ame, qui en était toute occupée.

Le soir, tandis que nous étions prêts à partir & à profiter du vent, arrive un des fils de *Parouba* tout essoufflé, la pâleur, l'horreur & le désespoir sur le visage. Qu'as-tu donc, mon fils ; d'où viens-tu ? je te croyais à la chasse. Que t'est-il arrivé ? es-tu blessé par quelque bête sauvage ? -- Non, mon père, je ne suis point blessé, mais je me meurs. -- Mais d'où viens-tu encor une fois, mon cher fils ? De quarante milles d'ici sans m'arrêter, mais je suis mort.

Le père tout tremblant le fait reposer. On lui donne des restaurans; nous nous empressons autour de lui, ses petits freres, ses petites sœurs, Mr. *Freind* & moi, & nos domestiques. Quand il eut repris ses sens, il se jeta au cou du bon viellard *Parouba*. Ah ! dit-il, en sanglotant ma sœur *Parouba* est prisonnière de guerre, & probablement va être mangée.

Le bon homme *Parouba* tomba par terre à ces paroles. M. *Freind* qui était père aussi, sentit

ſentit ſes entrailles s'émouvoir. Enfin *Parouba* le fils nous apprit qu'une troupe de jeunes Anglais fort étourdis, avaient attaqué par paſſe-tems des gens de la montagne bleue. Ils avaient, dit-il, avec eux une très-belle femme & ſa ſuivante; & je ne ſais comment ma ſœur ſe trouvait dans cette compagnie. La belle Anglaiſe a été tuée & mangée, ma ſœur a été priſe & ſera mangée tout de même. Je viens ici chercher du ſecours contre les gens de la montagne bleue; je veux, les manger à mon tour, reprendre ma chère ſœur, ou mourir.

Ce fut alors à M. *Freind* de s'évanouir; mais l'habitude de ſe commander à lui-même le ſoutint. DIEU m'a donné un fils, me dit-il; il reprendra le fils & le père quand le moment d'exécuter ſes décrets éternels ſera venu. Mon ami, je ſerais tenté de croire que DIEU agit quelquefois par une providence particulière, ſoumiſe à ſes loix générales, puiſqu'il punit en Amérique les crimes commis en Europe, & que la ſcélérate *Clive-Hart* eſt morte comme elle devait mourir. Peut-être le ſouverain fabricateur de tant de mondes aura-t-il arrangé les choſes de façon que les grands forfaits commis dans un globe, ſont expiés quelque-fois dans ce globe même. Je

n'ose le croire, mais je le souhaite ; & je le croirais si cette idée n'était pas contre toutes les règles de la bonne métaphysique.

Après des réflexions si tristes sur de si fatales aventures fort ordinaires en Amérique, *Freind* prit son parti incontinent selon sa coutûme. J'ai un bon vaisseau, dit-il à son hôte, il est bien approvisionné ; remontons le golfe avec la marée le plus près que nous pourrons des montagnes bleues. Mon affaire la plus pressée est à présent de sauver votre fille. Allons vers vos anciens compatriotes ; vous leur direz que je viens leur apporter le calumet de la paix, & que je suis le petit fils de *Pen* : ce nom seul suffira.

A ce nom de *Pen* si révéré dans toute l'Amérique boréale, le bon *Parouba* & son fils sentirent les mouvemens du plus profond respect, & de la plus chère espérance. Nous nous embarquons, nous mettons à la voile, nous abordons en trente-six heures auprès de Baltimore.

A peine étions-nous à la vue de cette petite place, alors presque déserte, que nous découvrîmes de loin une troupe nombreuse d'habitans des montagnes bleues qui descendaient dans la plaine armés de casse-têtes, de haches, & de ces mousquets que les Européans leur ont si sottement vendus pour

avoir des pelleteries. On entendait déjà leurs hurlemens effroyables. D'un autre côté s'avançaient quatre cavaliers suivis de quelques hommes de pied. Cette petite troupe nous prit pour des gens de Baltimore qui venaient les combattre. Les cavaliers courent sur nous à bride abattue le sabre à la main. Nos compagnons se préparaient à les recevoir. M. *Freind* ayant regardé fixement les cavaliers, frissonna un moment. Mais reprenant tout-à-coup son sang froid ordinaire ; Ne bougez, mes amis, nous dit-il d'une voix attendrie ; laissez-moi agir seul. Il s'avance en effet seul. sans armes à pas lents vers la troupe. Nous voyons en un moment le chef abandonner la bride de son cheval, se jeter à terre & tomber prosterné. Nous poussons un cri d'étonnement, nous approchons, c'était *Jenni* lui-même qui baignait de larmes les pieds de son père qui l'embrassait de ses mains tremblantes. Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler. *Birton* & les deux jeunes cavaliers qui l'accompagnaient descendirent de cheval. Mais *Birton* conservant son caractère lui dit, Pardieu, notre cher *Freind*, je ne t'attendais pas ici. Toi & moi nous sommes faits pour les aventures. Pardieu je suis bien aise de te voir.

Freind, ſans daigner lui répondre, ſe retourna vers l'armée des montagnes bleues qui s'avançait. Il marche à elle avec le ſeul *Parouba*, qui lui ſervait d'interprête. Compatriotes, leur dit *Parouba*, voici le deſcendant de *Pen* qui vous apporte le calumet de la paix.

A ces mots le plus ancien du peuple répondit, en élevant les mains & les yeux au ciel; Un fils de *Pen* ! que je baiſe ſes pieds & ſes mains, & ſes parties ſacrées de la génération. Qu'il puiſſe faire une longue race de *Pen* ! que les *Pen* vivent à jamais; le grand *Pen* eſt notre *Manitou*, notre Dieu. Ce fut preſque le ſeul des gens d'Europe qui ne nous trompa point, qui ne s'empara point de nos terres par la force. Il acheta le pays que nous lui cédâmes; il le paya libéralement; il entretint chez nous la concorde, il apporta des remèdes pour le peu de maladies que notre commerce avec les gens d'Europe nous communiquait. Il nous enſeigna des arts que nous ignorions. Jamais nous ne fumâmes contre lui ni contre ſes enfans, le calumet de la guerre; nous n'avons avec les *Pen* que le calumet de l'adoration.

Ayant parlé ainſi au nom de ſon peuple, il courut en effet baiſer les pieds & les

mains de M. *Freind* ; mais il s'abſtint de parvenir aux parties ſacrées , dès qu'on lui dit que ce n'était pas l'uſage en Angleterre, & que chaque pays a ſes cérémonies.

Freind fit apporter ſur le champ une trentaine de jambons , autant de grands pâtés & de poulardes à la daube , deux cents gros flacons de vin de Pontac qu'on tira du vaiſſeau ; il plaça à côté de lui le commandant des montagnes bleues. *Jenni* & ſes compagnons furent du feſtin ; mais *Jenni* aurait voulu être cent pieds ſous terre. Son père ne lui diſait mot ; & ce ſilence augmentait encor ſa honte.

Birton, à qui tout était égal, montrait une gaieté évaporée. *Freind* avant qu'on ſe mît à manger, dit au bon *Parouba* ; il nous manque ici une perſonne bien chère, c'eſt votre fille. Le commandant des montagnes bleues la fit venir ſur le champ ; on ne lui avait fait aucun outrage; elle embraſſa ſon père & ſon frère comme ſi elle fût revenue de la promenade.

Je profitai de la liberté du repas pour demander par quelle raiſon les guerriers des montagnes bleues avaient tué & mangé madame *Clive-Hart*, & n'avaient rien fait à la fille de *Parouba* ? C'eſt parce que nous ſommes juſtes, répondit le commandant. Cette fière Anglaiſe

était de la troupe qui nous attaqua, elle tua un des nôtres d'un coup de pistolet par derrière. Nous n'avons rien fait à la *Parouba*, dès que nous avons su qu'elle était la fille d'un de nos anciens camarades, & qu'elle n'était venue ici que pour s'amuser; il faut rendre à chacun selon ses œuvres.

Freind fut touché de cette maxime; mais il représenta que la coutume de manger des femmes était indigne de si braves gens, & qu'avec tant de vertu on ne devait pas être antropophage.

Le chef des montagnes nous demanda alors ce que nous faisions de nos ennemis, lorsque nous les avions tués? Nous les enterrons, lui répondis-je. J'entends, dit-il, vous les faites manger par les vers. Nous voulons avoir la préférence; nos estomacs sont une sépulture plus honorable.

Birton prit plaisir à soutenir l'opinion des montagnes bleues. Il dit que la coutume de mettre son prochain au pot ou à la broche, était la plus ancienne, & la plus naturelle, puisqu'on l'avait trouvée établie dans les deux hémisphères; qu'il était par conséquent démontré que c'était-là une idée innée; qu'on avait été à la chasse aux hommes, avant d'aller à la chasse aux bêtes, par la raison qu'il était bien plus aisé

de tuer un homme que de tuer un loup. Que si les Juifs dans leurs livres si long-tems ignorés, ont imaginé qu'un nommé *Caïn* tua un nommé *Abel*, ce ne put être que pour le manger. Que ces Juifs eux-mêmes avouent nettement s'être nourris plusieurs fois de chair humaine; que selon les meilleurs historiens les Juifs dévorèrent les chairs sanglantes des Romains assassinés par eux en Egypte, en Chypre, en Asie, dans leurs révoltes contre les empereurs *Trajan* & *Adrien*.

Nous lui laissâmes débiter ces dures plaisanteries, dont le fond pouvait malheureusement être vrai, mais qui n'avaient rien de l'atticisme grec & de l'urbanité romaine.

Le bon *Freind*, sans lui répondre, adressa la parole aux gens du pays. *Parouba* l'interprétait phrase à phrase. Jamais le grave *Tillotson* ne parla avec tant d'énergie. Jamais l'insinuant *Smaldrige* n'eut des graces si touchantes. Le grand secret est de démontrer avec éloquence. Il leur démontra donc que ces festins où l'on se nourrit de la chair de ses semblables sont des repas de vautours, & non pas d'hommes, que cette exécrable coutume inspire une férocité destructive du genre humain, que c'était la raison pour laquelle ils ne connaissaient ni les consolations de la société, ni la culture de la terre. Enfin ils jurèrent par leur grand *Manitou*,

qu'ils ne mangeraient plus ni hommes ni femmes.

Freind dans une ſeule converſation fut leur légiſlateur ; c'était *Orphée* qui apprivoiſait les tigres. Les jéſuites ont beau s'attribuer des miracles dans leurs lettres curieuſes & édifiantes, qui ſont rarement l'un & l'autre ; ils n'égaleront jamais notre ami *Freind.*

Après avoir comblé de préſens les ſeigneurs des montagnes bleues, il ramena dans ſon vaiſſeau le bon homme *Parouba* vers ſa demeure. Le jeune *Parouba* fut du voyage avec ſa ſœur, les autres frères avaient pourſuivi leur chaſſe du côté de la Caroline. *Jenni*, *Birton* & leurs camarades s'embarquèrent dans le vaiſſeau ; le ſage *Freind* perſiſtait toujours dans ſa méthode de ne faire aucun reproche à ſon fils quand ce garnement avait fait quelque mauvaiſe action ; il le laiſſait s'examiner lui-même, & dévorer ſon cœur, comme dit *Pythagore.* Cependant il reprit trois fois la lettre qu'on lui avait apportée d'Angleterre, & en la reliſant il regardait ſon fils, qui baiſſait toujours les yeux, & on liſait ſur le viſage de ce jeune homme le reſpect & le repentir.

Pour *Birthon* il était auſſi gai & auſſi déſinvolte que s'il était revenu de la comédie ; c'était un caractère à-peu-près dans le goût du feu

comte de *Rocheſter*, extrême dans la débauche, dans la bravoure, dans ſes idées, dans ſes expreſſions, dans ſa philoſophie épicurienne, n'étant attaché à rien ſinon aux choſes extraordinaires dont il ſe dégoûtait bien vîte; ayant cette ſorte d'eſprit qui tient les vraiſemblances pour des démonſtrations; plus ſavant, plus éloquent qu'aucun jeune homme de ſon âge; mais ne s'étant jamais donné la peine de rien approfondir.

Il échappa à M. *Freind* en dînant avec nous dans le vaiſſeau, de me dire; En vérité, mon ami, j'eſpère que DIEU inſpirera des mœurs plus honnêtes à ces jeunes gens, & que l'exemple terrible de la *Clive-Hart* les corrigera.

Birton ayant entendu ces paroles lui dit d'un ton un peu dédaigneux; j'étais depuis long-tems très-mécontent de cette méchante *Clive-Hart*, je ne me ſoucie pas plus d'elle que d'une poularde graſſe qu'on aurait miſe à la broche: mais en bonne foi, penſez-vous qu'il exiſte, je ne ſais où, un être continuellement occupé à faire punir toutes les méchantes femmes, & tous les hommes pervers qui peuplent & dépeuplent les quatre parties de notre petit monde? Oubliez-vous que notre déteſtable *Marie* fille de *Henri VIII*, fut heureuſe juſqu'à ſa mort? & cependant elle avait fait périr dans les flammes plus de huit cents citoyens & citoyennes, ſur le

seul prétexte qu'ils ne croyaient ni à la transsubstantiation ni au pape. Son père presqu'aussi barbare qu'elle, & son mari plus profondément méchant, vécurent dans les plaisirs. Le pape *Alexandre VI* plus criminel qu'eux tous, fut aussi le plus fortuné; tous ses crimes lui réussirent, & il mourut à soixante & douze ans, puissant, riche, courtisé de tous les rois. Où donc est le DIEU juste & vengeur? Non, pardieu, il n'y a point de DIEU.

M. *Freind*, d'un air austère, mais tranquille, lui dit, monsieur, vous ne devriez pas, ce me semble, jurer par DIEU même, que ce DIEU n'existe pas. Songez que *Newton* & *Locke* n'ont prononcé jamais ce nom sacré sans un air de recueillement & d'adoration secrete qui a été remarqué de tout le monde.

Pox, repartit *Birton*, je me soucie bien de la mine que deux hommes ont faite! quelle mine avait donc *Newton* quand il commentait l'Apocalypse? & quelle grimace faisait *Locke* lorsqu'il racontait la longue conversation d'un perroquet avec le prince *Maurice*? Alors *Freind* prononça ces belles paroles d'or qui se gravèrent dans mon cœur: *Oublions les rêves des grands-hommes, & souvenons-nous des vérités qu'ils nous ont enseignées.* Cette réponse engagea une dispute réglée, plus intéressante que

la converſation avec le bachelier de Salamanque; je me mis dans un coin, j'écrivis en notes tout ce qui fut dit : on ſe rangea autour des deux combattans; le bon homme *Parouba*, ſon fils, & ſurtout ſa fille, les compagnons des débauches de *Jenni* écoutaient le cou tendu, les yeux fixés; & *Jenni* la tête baiſſée, les deux coudes ſur ſes genoux, les mains ſur ſes yeux, ſemblait plongé dans la plus profonde méditation.

Voici mot à mot la diſpute.



CHAPITRE HUITIEME.

Dialogue de Freind *& de* Birton, *ſur l'athéiſme.*

FREIND.

JE ne vous répéterai pas, monſieur, les argumens métaphyſiques de notre célèbre *Clarke*. Je vous exhorte ſeulement à les relire; ils ſont plus faits pour vous éclairer que pour vous toucher : je ne veux vous apporter que des raiſons, qui peut-être parleront plus à votre cœur.

BIRTON.

Vous me ferez plaiſir; je veux qu'on m'a-

muſe & qu'on m'intéreſſe ; je hais les ſophiſmes : les diſputes métaphyſiques reſſemblent à des ballons remplis de vent que les combattans ſe renvoient. Les veſſies crèvent, l'air en ſort ; il ne reſte rien.

FREIND.

Peut-être dans les profondeurs du reſpectable arien *Clarke* y a-t-il quelques obſcurités, quelques veſſies ; peut-être s'eſt-il trompé ſur la réalité de l'infini actuel, & de l'eſpace &c. ; peut-être en ſe faiſant commentateur de DIEU a-t-il imité quelquefois les commentateurs d'*Homère*, qui lui ſuppoſent des idées auxquelles *Homère* ne penſa jamais.

*A ces mots d'infini, d'eſpace, d'*Homère, *de commentateurs, le bon homme* Parouba *& ſa fille, & quelques Anglais même voulurent aller prendre l'air ſur le tillac ; mais* Freind *ayant promis d'être intelligible, ils demeurèrent ; & moi j'expliquais tout bas à* Parouba *quelques mots un peu ſcientifiques, que des gens nés ſur les montagnes bleues ne pouvaient entendre auſſi commodément que des docteurs d'Oxford & de Cambridge.*

L'ami *Freind* continua donc ainſi : Il ſerait

trifte que pour être sûr de l'exiftence de DIEU il fût néceffaire d'être un profond métaphyficien : il n'y aurait tout-au-plus en Angleterre qu'une centaine d'efprits bien verfés ou renverfés dans cette fcience ardue du pour & du contre, qui fuffent capables de fonder cet abyme ; & le refte de la terre entière croupirait dans une ignorance invincible, abandonné en proie à fes paffions brutales, gouverné par le feul inftinct, & ne raifonnant paffablement que fur les groffières notions de fes intérêts charnels. Pour favoir s'il eft un DIEU, je ne vous demande qu'une chofe, c'eft d'ouvrir les yeux.

BIRTON.

Ah ! je vous vois venir ; vous recourez à ce vieil argument tant rebattu, que le foleil tourne fur fon axe, en vingt-cinq jours & demi en dépit de l'abfurde inquifition de Rome, que la lumière nous arrive réfléchie de Saturne en quatorze minutes, malgré les fuppofitions abfurdes de *Defcartes* ; que chaque étoile fixe eft un foleil comme le nôtre, environné de planètes ; que tous ces aftres innombrables placés dans les profondeurs de l'efpace, obéiffent aux loix mathématiques, découvertes & démontrées par le grand *Newton* ; qu'un catéchifte annonce DIEU aux enfans, & que *Newton* le prouve aux fages, comme le dit un philofophe *French*-

man persécuté dans son drôle de pays pour l'avoir dit.

Ne vous tourmentez pas à m'étaler cet ordre constant qui règne dans toutes les parties de l'univers; il faut bien que tout ce qui existe soit dans un ordre quelconque: il faut bien que la matière plus rare s'élève sur la plus massive, que le plus fort en tout sens presse le plus faible, que ce qui est poussé avec plus de mouvement coure plus vîte que son égal; tout s'arrange ainsi de soi-même. Vous auriez beau, après avoir bu une pinte de vin comme *Esdras*, me parler comme lui neuf cent soixante heures de suite sans fermer la bouche, je ne vous en croirai pas davantage. Voudriez-vous que j'adoptasse un être éternel, infini & immuable, qui s'est plû dans je ne sais quel tems à créer de rien des choses qui changent à tout moment, & à faire des araignées pour éventrer des mouches? voudriez-vous que je disse avec ce bavard impertinent de *Nieuventyd*, que DIEU *nous a donné des oreilles pour avoir la foi, parce que la foi vient par oui-dire*? Non, non, je ne croirai point à des charlatans qui ont vendu cher leurs drogues, à des imbécilles; je m'en tiens au petit livre d'un *Frenchman*, qui dit que rien n'existe & ne peut

exister, sinon la nature, que la nature fait tout, que la nature est tout; qu'il est impossible & contradictoire qu'il existe quelque chose au-delà du tout; en un mot je ne crois qu'à la nature.

FREIND.

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, & que dans nous, autour de nous & à cent mille millions de lieues, tout est art sans aucune exception.

BIRTON.

Comment ? tout est art ! en voici bien d'une autre !

FREIND.

Presque personne n'y prend garde. Cependant rien n'est plus vrai. Je vous dirai toujours, servez-vous de vos yeux, & vous reconnaîtrez, vous adorerez un DIEU. Songez comment ces globes immenses que vous voyez rouler dans leur immense carrière, observent les loix d'une profonde mathématique ; il y a donc un grand mathématicien que *Platon* appellait l'éternel géomètre. Vous admirez ces machines d'une nouvelle invention qu'on appelle *Oréri*, parce que mylord *Oréri* les a mis à la mode en protégeant l'ouvrier par ses libéralités; c'est une très-faible copie de notre monde

planétaire & de ses révolutions, la période même du changement des solstices & des équinoxes qui nous amène de jour en jour une nouvelle étoile polaire.

Cette période, cette course si lente d'environ vingt-six mille ans, n'a pu être exécutée par des mains humaines dans nos *oréri*. Cette machine est très-imparfaite; il faut la faire tourner avec une manivelle; cependant c'est un chef-d'œuvre de l'habileté de nos artisans. Jugez donc quelle est la puissance, quel est le génie de l'éternel architecte, si l'on peut se servir de ces termes impropres, si mal assortis à l'être suprême.

Je donnai une légère idée d'un oréri à Parouba. *Il dit, s'il y a du génie dans cette copie, il faut bien qu'il y en ait dans l'original. Je voudrais voir un oréri; mais le ciel est plus beau. Tous les assistans anglais & américains entendant ces mots, furent également frappés de la vérité, & levèrent les mains au ciel.* Bitton *demeura tout pensif, puis il s'écria; quoi! tout serait art; & la nature ne serait que l'ouvrage d'un suprême artisan! serait-il possible?* Le sage *Freind* continua ainsi:

Portez à présent vos yeux sur vous-même; examinez

examinez avec quel art étonnant & jamais assez connu, tout y est construit en-dedans, & en-dehors pour tous vos usages & pour tous vos desirs; je ne prétends pas faire ici une leçon d'anatomie, vous savez assez qu'il n'y a pas un viscère qui ne soit nécessaire, & qui ne soit secouru dans ses dangers par le jeu continuel des viscères voisins. Les secours dans le corps sont si artificieusement préparés de tous côtés, qu'il n'y a pas une seule veine qui n'ait ses valvules & ses écluses pour ouvrir au sang des passages. Depuis la racine des cheveux jusqu'aux orteils des pieds, tout est art, tout est préparation, moyen, & fin. Et en vérité, on ne peut que se sentir de l'indignation contre ceux qui osent nier les véritables causes finales, & qui ont assez de mauvaise foi ou de fureur pour dire que la bouche n'est pas faite pour parler & pour manger, que ni les yeux ne sont ni merveilleusement disposés pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les parties de la génération pour engendrer : cette audace est si folle que j'ai peine à la comprendre.

Avouons que chaque animal rend le témoignage au suprême fabricateur.

La plus petite herbe suffit pour confondre l'intelligence humaine; & cela est si vrai, qu'il est impossible aux efforts de tous les

hommes réunis de produire un brin de paille si le germe n'eſt pas dans la terre. Et il ne faut pas dire que les germes pourriſſent pour produire ; car ces bêtiſes ne ſe diſent plus.

L'aſſemblée ſentit la vérité de ces preuves plus vivement que tout le reſte, parce qu'elles étaient plus palpables. Birton *diſait entre ſes dents, faudra-t-il ſe ſoumettre à reconnaître un* DIEU *? Nous verrons cela : pardieu, c'eſt une affaire à examiner.* Jenni *rêvait toujours profondément & était touché ; & notre* Freind *acheva ſa phraſe.*

Non, mes amis, nous ne faiſons rien, nous ne pouvons rien faire ; il nous eſt donné d'arranger, d'unir, de déſunir, de nombrer, de peſer, de meſurer, mais faire ! quel mot ! il n'y a que l'être néceſſaire, l'être exiſtant éternellement par lui-même qui faſſe ; voilà pourquoi les charlatans qui travaillent à la pierre philoſophale ſont de ſi grands imbécilles ou de ſi grands fripons. Ils ſe vantent de créer de l'or, & ils ne pourraient pas créer de la crotte.

Avouons donc, mes amis, qu'il eſt un être ſuprême, néceſſaire, incompréhenſible qui nous a faits.

BIRTON.

Et où eſt-il cet être ? s'il y en a un, pourquoi ſe cache-t-il ? Quelqu'un l'a-t-il jamais vu ? doit-on ſe cacher quand on a fait du bien ?

FREIND.

Avez-vous jamais vu *Chriſtophe Ken* qui a bâti St. Paul de Londres ? Cependant il eſt démontré que cet édifice eſt l'ouvrage d'un architecte très-habile.

BIRTON.

Tout le monde conçoit aiſément que *Ken* a bâti avec beaucoup d'argent ce vaſte édifice, où *Burgeſs* nous endort quand il prêche. Nous ſavons bien pourquoi & comment nos pères ont élevé ce bâtiment. Mais pourquoi & comment un DIEU aurait-il créé de rien cet univers ? Vous ſavez l'ancienne maxime de toute l'antiquité ; *rien ne peut rien créer, rien ne retourne à rien.* C'eſt une vérité dont perſonne n'a jamais douté. Votre bible même dit expreſſément que votre DIEU fit le ciel & la terre, quoique le ciel, c'eſt-à-dire, l'aſſemblage de tous les aſtres ſoit beaucoup plus ſupérieur à la terre, que cette terre ne l'eſt au plus petit des grains de ſable; mais votre bible n'a jamais dit que DIEU fit le ciel & la terre avec rien du tout : elle ne prétend point que le Seigneur ait fait la femme

de rien. Il la pêtrit fort fingulièrement d'une côte qu'il arracha à fon mari. Le chaos exiftait felon la bible même avant la terre. Donc la matière était auffi éternelle que votre DIEU.

Il s'éleva alors un petit murmure dans l'affemblée ; on difait, Birton *pourrait bien avoir raifon, mais* Freind *répondit :*

Je vous ai, je penfe, prouvé qu'il exifte une intelligence fuprême, une puiffance éternelle à qui nous devons une vie paffagère : je ne vous ai point promis de vous expliquer le pourquoi & le comment. DIEU m'a donné affez de raifon pour comprendre qu'il exifte ; mais non affez pour favoir au jufte fi la matière lui a été éternellement foumife, ou s'il l'a fait naître dans le tems. Que vous importe l'éternité ou la création de la matière, pourvu que vous reconnaiffiez un DIEU, un maître de la matière & de vous ? Vous me demandez où DIEU eft ; je n'en fais rien, & je ne dois pas le favoir. Je fais qu'il eft ; je fais qu'il eft notre maître, qu'il fait tout, que nous devons tout attendre de fa bonté.

BIRTON.

De fa bonté ! vous vous moquez de moi. Vous m'avez dit, fervez-vous de vos yeux. Et

moi je vous dis, servez-vous des vôtres. Jetez seulement un coup-d'œil sur la terre entière, & jugez si votre DIEU serait bon.

M. Freind *sentit bien que c'était-là le fort de la dispute, & que* Birton *lui préparait un rude assaut; il s'apperçut que les auditeurs, & surtout les Américains, avaient besoin de prendre haleine pour écouter, & lui pour parler. Il se recommanda à* DIEU; *on alla se promener sur le tillac; on prit ensuite du thé dans le yacht, & la dispute réglée recommença*



CHAPITRE NEUVIEME.

Sur l'athéisme.

BIRTON.

PARDIEU, monsieur, vous n'aurez pas si beau jeu sur l'article de la bonté, que vous l'avez eu sur la puissance & sur l'industrie: je vous parlerai d'abord des énormes défauts de ce globe qui sont précisément l'opposé de cette industrie tant vantée; ensuite je mettrai sous vos yeux les crimes & les malheurs perpétuels des habi-

tans, & vous jugerez de l'affection paternelle que selon vous le maître a pour eux.

Je commence par vous dire que les gens de Glocester-Shire mon pays, quand ils ont fait naître des chevaux dans leurs haras, les élèvent dans de beaux pâturages, leur donnent ensuite une bonne écurie & de l'avoine & de la paille à foison. Mais, s'il vous plaît, quelle nourriture & quel abri avaient tous ces pauvres Américains du Nord quand nous les avons découverts après tant de siècles? il fallait qu'ils courussent trente & quarante milles pour avoir de quoi manger. Toute la côte boréale de notre ancien monde languit à-peu-près sous la nécessité; & depuis la Laponie suédoise jusqu'aux mers septentrionales du Japon, cent peuples traînent leur vie aussi courte qu'insupportable dans une disette affreuse au milieu de leurs neiges éternelles.

Les plus beaux climats sont exposés sans cesse à des fléaux destructeurs. Nous y marchons sur des précipices enflammés recouverts de terrains fertiles qui sont des piéges de mort. Il n'y a point d'autres enfers sans doute; & ces enfers se sont ouverts mille fois sous nos pas.

On nous parle d'un déluge universel physiquement impossible, & dont tous les gens sensés rient. Mais du moins on nous console en

nous disant qu'il n'a duré que dix mois : il devait éteindre ces feux, qui depuis ont détruit tant de villes florissantes. Votre *St. Augustin* nous apprend qu'il y eut cent villes entières d'embrasées & d'abymées en Libie par un seul tremblement de terre ; ces volcans ont bouleversé toute la belle Italie. Pour comble de maux, les tristes habitans de la zone glaciale ne sont pas exempts de ces gouffres souterrains ; les Islandais toujours menacés voient la faim devant eux, cent pieds de glace & cent pieds de flamme à droite & à gauche sur leur mont Hécla : car tous les grands volcans sont placés sur ces montagnes hideuses.

On a beau nous dire que ces montagnes de deux mille toises de hauteur ne sont rien par rapport à la terre, qui a trois mille lieues de diamètre ; que c'est un grain de la peau d'une orange sur la rondeur de ce fruit, que ce n'est pas un pied sur trois mille. Hélas ! qui sommes-nous donc ? si les hautes montagnes ne font sur la terre que la figure d'un pied sur trois mille pieds, & de quatre pouces sur neuf mille pieds. Nous sommes donc des animaux absolument imperceptibles ; & cependant nous sommes écrasés par tout ce qui nous environne, quoique notre infinie petitesse si voisine du néant semblât devoir nous mettre à l'abri de tous les

accidens. Après cette innombrable quantité de villes détruites, rebâties & détruites encore comme des fourmillières, que dirons-nous de ces mers de fable qui traverſent le milieu de l'Afrique, & dont les vagues brûlantes, amoncelées par les vents, ont englouti des armées entières ? A quoi ſervent ces vaſtes déſerts à côté de la belle Syrie ! déſerts ſi affreux, ſi inhabitables, que ces animaux féroces, appellés Juifs, ſe crurent dans le paradis terreſtre quand ils paſsèrent de ces lieux d'horreur dans un coin de terre dont on pouvait cultiver quelques arpens

Ce n'eſt pas encore aſſez que l'homme, cette noble créature, ait été ſi mal logé, ſi mal vêtu, ſi mal nourri pendant tant de ſiècles. Il naît entre l'urine & de la matière fécale pour reſpirer deux jours ; & pendant ces deux jours compoſés d'eſpérances trompeuſes & de chagrins réels, ſon corps formé avec un art inutile eſt en proie à tous les maux qui réſultent de cet art même : il vit entre la peſte & la vérole ; la ſource de ſon être eſt empoiſonnée ; il n'y a perſonne qui puiſſe mettre dans ſa mémoire la liſte de toutes les maladies qui nous pourſuivent ; & le médecin des urines en Suiſſe prétend les guérir toutes !

Pendant que Birton *parlait ainſi, la compagnie était toute attentive & toute émue; le bon homme* Parouba *diſait, voyons comme notre docteur ſe tirera de là.* Jenni *même laiſſa échapper ces paroles à voix baſſe : ma foi, il a raiſon, j'étais bien ſot de m'être laiſſé toucher des diſcours de mon père. M.* Freind *laiſſa paſſer cette première bordée qui frappait toutes les imaginations; puis il dit:*

Un jeune théologien répondrait par des ſophiſmes à ce torrent de triſtes vérités, & vous citerait *St. Baſile* & *St. Cyrille* qui n'ont que faire ici; pour moi, meſſieurs, je vous avouerai ſans détour qu'il y a beaucoup de mal phyſique ſur la terre; je n'en diminue pas l'exiſtence; mais M. *Birton* l'a trop exageré. Je m'en rapporte à vous, mon cher *Parouba*; votre climat eſt fait pour vous, & il n'eſt pas ſi mauvais, puiſque ni vous, ni vos compatriotes n'avez jamais voulu le quitter. Les Eſquimaux, les Iſlandais, les Lappons, les Oſtiakes, les Samoyèdes n'ont jamais voulu ſortir du leur. Les rangifères, ou rennes que DIEU leur a donnés pour les nourrir, les vêtir, & les traîner, meurent quand on les tranſporte dans une autre zone. Les Lappons même auſſi meuren

dans les climats un peu méridionaux ; le climat de la Sibéire eſt trop chaud pour eux ; ils ſe trouveraient brûlés dans le parage où nous ſommes.

Il eſt clair que DIEU a fait chaque eſpèce d'animaux & de végétaux pour la place dans laquelle ils ſe perpétuent. Les nègres, cette eſpèce d'hommes ſi différente de la nôtre, ſont tellement nés pour leur patrie, que des milliers de ces animaux noirs ſe ſont donnés la mort quand notre barbare avarice les a tranſportés ailleurs. Le chameau & l'autruche vivent commodément dans les ſables de l'Afrique ; le taureau & ſes compagnes bondiſſent dans les pays gras où l'herbe ſe renouvelle continuellement pour leur nourriture ; la cannelle & le girofle ne croiſſent qu'aux Indes ; le froment n'eſt bon que dans le peu de pays où DIEU le fait croître. On a d'autres nourritures dans toute votre Amérique depuis la Californie juſqu'au détroit de Lemaire : nous ne pouvons cultiver la vigne dans notre fertile Angleterre, non plus qu'en Suède & en Canada. Voilà pourquoi ceux qui fondent dans quelques pays l'eſſence de leurs rites religieux ſur du pain & ſur du vin, n'ont conſulté que leur climat ; ils font très-bien, eux, de remercier DIEU de l'aliment & de la boiſſon qu'ils tiennent de ſa bonté ; & vous ferez très-

bien, vous Américains, de lui rendre grace de votre maïs, de votre manioc & de votre cassave. DIEU dans toute la terre a proportionné les organes & les facultés des animaux, depuis l'homme jusqu'au limaçon, aux lieux où il leur a donné la vie : n'accusons donc pas toujours la providence quand nous lui devons souvent des actions de graces.

Venons aux fléaux, aux inondations, aux volcans, aux tremblemens de terre. Si vous ne considérez que ces calamités, si vous ne ramassez qu'un assemblage affreux de tous les accidens qui ont attaqué quelques roues de la machine de cet univers, DIEU est un tyran à vos yeux ; si vous faites attention à ses innombrables bienfaits, DIEU est un père. Vous me citez *St. Augustin* le rhéteur, qui dans son livre des miracles parle de cent villes englouties à la fois en Libie ; mais songez que cet Africain, qui passa sa vie à se contredire, prodiguait dans ses écrits la figure de l'exagération : il traitait les tremblemens de terre comme la grace efficace & la damnation éternelle de tous les petits enfans morts sans baptême : n'a-t-il pas dit dans son trente-septième sermon, avoir vu en Ethiopie des races d'hommes pourvues d'un grand œil au milieu du front comme les Cyclopes, & des peuples entiers sans tête ?

Nous qui ne ſommes pas pères de l'égliſe, nous ne devons aller ni au-delà, ni en-deçà de la vérité : cette vérité eſt que ſur cent mille habitations on en peut compter tout au plus une détruite chaque ſiècle par les feux néceſſaires à la formation de ce globe.

Le feu eſt tellement néceſſaire à l'univers entier, que ſans lui il n'y aurait ſur la terre ni animaux, ni végétaux, ni minéraux : il n'y aurait ni ſoleil, ni étoiles dans l'eſpace. Ce feu répandu ſous la première écorce de la terre, obéit aux loix générales établies par DIEU même : il eſt impoſſible qu'il n'en réſulte quelques déſaſtres particuliers. Or on ne peut pas dire qu'un artiſan ſoit un mauvais ouvrier quand une machine immenſe formée par lui ſeul, ſubſiſte depuis tant de ſiècles ſans ſe déranger. Si un homme avait inventé une machine hydraulique, qui arroſât toute une province & la rendît fertile, lui reprocheriez-vous que l'eau qu'il vous donnerait noyât quelques inſectes ?

Je vous ai prouvé que la machine du monde eſt l'ouvrage d'un être ſouverainement intelligent & puiſſant : vous qui êtes intelligent, vous devez l'admirer : vous qui êtes comblés de ſes bienfaits, vous devez l'aimer.

Mais les malheureux, dites-vous, condamnés à ſouffrir toute leur vie, accablés de ma-

ladies incurables, peuvent-ils l'admirer & l'aimer? Je vous dirai, mes amis, que ces maladies si cruelles viennent presque toutes de notre faute, ou de celle de nos pères qui ont abusé de leurs corps; & non de la faute du grand fabricateur. On ne connaissait guère de maladies que celle de la décrépitude dans toute l'Amérique septentrionale, avant que nous vous y eussions apporté cette eau de mort que nous appellons eau-de-vie, & qui donne mille maux divers à quiconque en a trop bu. La contagion secrete des Caraïbes que vous autres jeunes gens vous appellez *Pox*, n'était qu'une indisposition légère dont nous ignorons la source, & qu'on guérissait en deux jours, soit avec du gayac, soit avec du bouillon de tortue; l'incontinence des Européens transplanta dans le reste du monde cette incommodité, qui prit parmi nous un caractère si funeste, & qui est devenue un fléau si abominable. Nous lisons que le pape *Jules II*, le pape *Léon X*, un archevêque de Mayence nommé *Henneberg*, le roi de France *François premier* en moururent.

La petite vérole, née dans l'Arabie heureuse, n'était qu'une faible éruption, une ébullition passagère sans danger, une simple dépuration du sang: elle est devenue mortelle en Angleterre comme dans tant d'autres climats; no-

tre avarice l'a portée dans ce nouveau monde; elle l'a dépeuplé.

Souvenons-nous que dans le poëme de *Milton*, ce benêt d'*Adam* demande à l'ange *Gabriel* s'il vivra long-tems. Oui, lui répond l'ange, si tu observes la grande règle rien de trop : observez tous cette règle, mes amis; oseriez-vous exiger que DIEU vous fît vivre sans douleur des siècles entiers pour prix de votre gourmandise, de votre ivrognerie, de votre incontinence, de votre abandonnement à d'infames passions qui corrompent le sang, & qui abrègent nécessairement la vie ?

J'approuvai cette réponse; Parouba *en en fut assez content*; *mais* Birton *ne fut pas ébranlé*; *& je remarquai dans les yeux de* Jenni *qu'il était encor très-indécis.* Birton *repliqua en ces termes* :

Puisque vous vous êtes servi de lieux communs mêlés avec quelques réflexions nouvelles, j'emploirai aussi un lieu commun auquel on n'a jamais pu répondre que par des fables & du verbiage. S'il existait un DIEU si puissant, si bon, il n'aurait pas mis le mal sur la terre; il n'aurait pas dévoué ses créatures à la douleur & au crime; s'il n'a pu empêcher ce mal, il est impuissant; s'il l'a pu & ne l'a pas voulu, il est barbare.

Nous n'avons des annales que d'environ huit mille années conservées chez les bracmanes, nous n'en avons que d'environ cinq mille ans chez les Chinois ; nous ne connaissons rien que d'hier ; mais dans cet hier tout est horreur. On s'est égorgé d'un bout de la terre à l'autre, & on a été assez imbcéille pour donner le nom de grands-hommes, de héros, de demi-dieux, de dieux mêmes à ceux qui ont fait assassiner le plus grand nombre des hommes leurs semblables.

Il restait dans l'Amérique deux grandes nations civilisées qui commençaient à jouir des douceurs de la paix : les Espagnols arrivent & en massacrent douze millions ; ils vont à la chasse aux hommes avec des chiens ; & *Ferdinand* roi de Castille assigne une pension à ces chiens pour l'avoir si bien servi. Les héros vainqueurs du nouveau-monde, qui massacrent tant d'innocens désarmés & nuds, font servir sur leur table des gigots d'hommes & de femmes, des fesses, des avant-bras, des mollets en ragoût : ils font rôtir sur des brasiers le roi *Gatimozin* au Mexique ; ils courent au Pérou convertir le roi *Atabalipa* : un nommé *Almagro* prêtre, fils de prêtre, condamné à être pendu en Espagne pour avoir été voleur de grand chemin, vient avec un nommé *Pizarro* signifier

au roi par la voix d'un autre prêtre, qu'un troisième prêtre nommé *Alexandre VI*, souillé d'incestes, d'assassinats & d'homicides, a donné de son plein gré, *proprio motu*, & de sa pleine puissance, non-seulement le Pérou, mais la moitié du nouveau-monde au roi d'Espagne : qu'*Atabalipa* doit sur le champ se soumettre, sous peine d'encourir l'indignation des apôtres *St. Pierre* & *St. Paul*. Et comme ce roi n'entendait pas la langue latine plus que le prêtre qui lisait la bulle, il fut déclaré sur le champ incrédule & hérétique : on fit brûler *Atabalipa* comme on avait brûlé *Gatimozin* : on massacra sa nation, & tout cela pour ravir de la boue jaune endurcie, qui n'a servi qu'à dépeupler l'Espagne & à l'appauvrir ; car elle lui a fait négliger la véritable boue qui nourrit les hommes quand elle est cultivée.

Ça, mon cher M. *Freind* si l'être fantastique & ridicule qu'on appelle le diable avait voulu faire des hommes à son image, les aurait-ils formés autrement ? cessez donc d'attribuer à un DIEU un ouvrage si abominable.

Cette tirade fit revenir toute l'assemblée, au sentiment de Birton. *Je voyais* Jenn *en triompher en secret ; il n'y eut pas jusqu'à la jeune* Parouba *qui ne fût saisie d'horreur*

d'horreur contre le prêtre Almagro, *contre le prêtre qui avait lu la bulle en latin, contre le prêtre* Alexandre VI, *contre tous les chrétiens qui avaient commis tant de crimes inconcevables par dévotion & pour voler de l'or. J'avoue que je tremblai pour l'ami* Freind; *je désespérais de sa cause. Voici pourtant comme il répondit sans s'étonner :*

Mes amis, souvenez-vous toujours qu'il existe un Être suprême; je vous l'ai prouvé, vous en êtes convenus; & après avoir été forcés de lui chercher des imperfections, des vices, des méchancetés.

Je suis bien loin de vous dire comme certains raisonneurs, que les maux particuliers forment le bien général. Cette extravagance est trop ridicule. Je conviens avec douleur qu'il y a beaucoup de mal morale & de mal physique, mais puisque l'existence de DIEU est certaine, il est aussi très-certain que tous ces maux ne peuvent empêcher que DIEU existe. Il ne peut être méchant, car quel intérêt aurait-il à l'être? Il y a des maux horribles, mes amis. Eh bien n'en augmentons pas le nombre. Il est impossible qu'un DIEU ne soit pas bon; mais les hommes sont pervers; ils sont

un déteſtable uſage de la liberté que ce grand-Etre leur a donnée, & dû leur donner; c'eſt-à-dire, de la puiſſance d'exécuter leurs volontés, ſans quoi ils ne ſeraient que de pures machines formées par un Être méchant pour être briſées par lui.

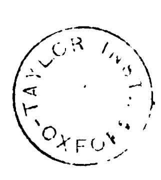
Tous les Eſpagnols éclairés conviennent qu'un petit nombre de leurs ancêtres abuſa de cette liberté juſqu'à commettre des crimes qui font frémir la nature. *Dom Carlos* ſecond du nom (de qui M. l'archiduc puiſſe être ſucceſſeur,) a réparé autant qu'il a pu les atrocités auxquelles les Eſpagnols s'abandonnèrent ſous *Ferdinand* & ſous *Charles-Quint.*

Mes amis, ſi le crime eſt ſur la terre, la vertu y eſt auſſi.

BIRTON.

Ah! ah! ah! la vertu! voilà une plaiſante idée, pardieu je voudrais bien ſavoir comment la vertu eſt faite, & où l'on peut la trouver?

A ces paroles je ne me contins pas; j'interrompis Birton *à mon tour. Vous la trouverez chez M.* Freind, *lui dis-je, chez le bon* Parouba, *chez vous-même quand vous aurez nettoyé votre cœur des vices qui le couvrent; il rougit,* Jenni *auſſi: puis* Jenni *baiſſa les yeux, & parut*



ſentir des remords. Son père le regarda avec quelque compaſſion, & pourſuivit ainſi ſon diſcours.

FREIND.

Oui, mes chers amis, il y eut toujours des vertus s'il y eut des crimes. Athènes vit des *Socrates* ſi elle vit des *Anitus*. Rome eut des *Catons* ſi elle eut de *Sylla*. *Caligula*, *Néron* effrayèrent la terre par leurs atrocités; mais *Titus*, *Trajan*, *Antonin le pieux*, *Marc-Aurèle* la conſolèrent par leur bienfaiſance: mon ami *Sherloc* dira en peu de mots au bon *Parouba* ce qu'étaient les gens dont je parle. J'ai heureuſement mon Epictète dans ma poche: cet *Epictète* n'était qu'un eſclave, mais égal à *Marc-Aurèle* par ſes ſentimens. Ecoutez, & puiſſent tous ceux qui ſe mêlent d'enſeigner les hommes écouter ce qu'*Epictète* ſe dit à lui-même! *C'eſt* DIEU *qui m'a créé, je le porte dans moi, oſerais-je le déshonorer par des penſées infames, par des actions criminelles, par d'indignes deſirs?* Sa vie fut conforme à ſes diſcours, *Marc-Aurèle* ſur le trône de l'Europe & de deux autres parties de notre hémiſphère ne penſa pas autrement que l'eſclave *Epictète*, l'un ne fut jamais humilié de ſa baſſeſſe, l'autre

ne fut jamais ébloui de ſa grandeur, & quand ils écrivirent leurs penſées, ce fut pour eux-mêmes & pour leurs diſciples, & non pour être loués dans des journaux. Et à votre avis, *Locke*, *Newton*, *Tillotſon*, *Pen*, *Clarke*, le bon homme qu'on appelle *Theman of Roſs*; tant d'autres dans notre iſle, & hors de notre iſle, que je pourrais vous citer, n'ont-il pas été des modèles de vertu ?

Vous m'avez parlé, M. *Birton*, des guerres auſſi cruelles qu'injuſtes dont tant de nations ſe ſont rendues coupables, vous avez peint les abominations des chrétiens au Mexique & au Pérou, vous pouvez y ajouter la St. Barthelemi de France & les maſſacres d'Irlande; mais n'eſt-il pas des peuples entiers qui ont toujours eu l'effuſion de ſang en horreur ? les bracmanes n'ont-ils pas donné de tout tems cet exemple au monde ? & ſans ſortir du pays où nous ſommes, n'avons-nous pas auprès de nous la Penſilvanie, où nos primitifs qu'on défigure en vain par le nom de quakres, ont toujours déteſté la guerre ? n'avons-nous pas la Caroline où le grand *Locke* a dicté ſes loix ? Dans ces deux parties de la vertu, tous les citoyens ſont égaux, toutes les conſciences ſont libres, toutes les religions ſont bonnes, pourvu qu'on adore un DIEU ; tous les hom-

mes y ſont frères. Vous avez vu, M. *Birton*, comme au ſeul nom d'un deſcendant de *Pen*, les habitans des montagnes bleues, qui pouvaient vous exterminer, ont mis bas les armes. Ils ont ſenti ce que c'eſt que la vertu; & vous vous obſtinez à l'ignorer! Si la terre produit des poiſons comme des alimens ſalutaires, voudrez-vous ne vous nourrir que de poiſons?

BIRTON.

Ah! monſieur, pourquoi tant de paſſions? ſi DIEU a tout fait, ils ſont ſon ouvrage; il eſt le maître de tout, il fait tout, il dirige la main de *Cromwell* qui ſigne la mort de *Charles premier*; il conduit le bras du bourreau qui lui tranche la tête; non, je ne puis admettre un DIEU homicide.

FREIND.

Ni moi non plus. Ecoutez, je vous prie, vous conviendrez avec moi que DIEU gouverne le monde par des loix générales. Selon ces loix, *Cromwell* monſtre de fanatiſme & d'hypocriſie, réſolut la mort de *Charles premier* pour ſon intérêt que tous les hommes aiment néceſſairement, & qu'ils n'entendent pas tous également. Selon les loix du mouvement établies par DIEU même, le bourreau coupa la tête de ce roi. Mais certainement DIEU n'aſſaſſina pas *Charles premier* par

un acte particulier de ſa volonté. DIEU ne fut ni *Cromwell*, ni *Jeffris*, ni *Ravaillac*, ni *Balthazar Gerard*, ni les frères prêcheurs *Jacques Clément*. DIEU ne commet, ni n'ordonne, ni ne permet le crime; mais il a fait l'homme, & il a fait les loix du mouvement; ces loix éternelles du mouvement ſont également exécutées par la main de l'homme charitable qui ſecourt le pauvre, & par la main du ſcélérat qui égorge ſon frère. De même que DIEU n'éteignit point ſon ſoleil & n'engloutit point l'Eſpagne ſous la mer, pour punir *Cortez*, *Almagro* & *Pizarro* qui avaient inondé de ſang humain la moitié d'un hémiſphère; de même auſſi il n'envoie point une troupe d'anges à Londres, & ne fait point deſcendre du ciel cent mille tonneaux de vin de Bourgogne pour faire plaiſir à ſes chers Anglais quand ils ont fait une bonne action. Sa providence générale ſerait ridicule ſi elle deſcendait dans chaque moment à chaque individu; & cette vérité eſt ſi palpable, que jamais DIEU ne punit ſur le champ un criminel par un coup éclatant de ſa toute puiſſance: il laiſſe luire ſon ſoleil ſur les bons & ſur les méchans. Si quelques ſcélérats ſont morts immédiatement après leurs crimes, ils ſont morts par les loix générales qui préſident au monde. J'ai lu dans le gros livre d'un Fren-

chmen nommé *Mézeray*, que DIEU avait fait mourir notre grand *Henri cinq* de la fistule à l'anus parce qu'il avait osé s'asseoir sur le trône du roi très-chrétien ; non ; il mourut parce que les loix générales émanées de la toute-puissance avaient tellement arrangé la matière, que la fistule à l'anus devait terminer la vie de ce héros. Tout le physique d'une mauvaise action est l'effet des loix générales imprimées par la main de DIEU à la matière. Tout le mal moral de l'action criminelle est l'effet de la liberté dont l'homme abuse.

Enfin, sans nous plonger dans les brouillards de la métaphysique, souvenons-nous que l'existence de DIEU est démontrée, il n'y a plus à disputer sur son existence. Otez DIEU au monde : l'assassinat de *Charles premier* en devient-il plus légitime ? son bourreau vous en sera-t-il plus cher ? DIEU existe : il suffit. S'il existe, il est juste. Soyez donc justes.

BIRTON.

Votre petit argument sur le concours de DIEU a de la finesse & de la force, quoiqu'il ne disculpe pas DIEU entiérement d'être l'auteur du mal physique & du mal moral. Je vois que la manière dont vous excusez DIEU, fait quelque impression sur l'assemblée. Mais

ne pouvait-il pas faire enforte que fes loix générales n'entraînaffent pas tant de malheurs particuliers ? Vous m'avez prouvé un Être éternel & puiffant ; &, DIEU me pardonne, j'ai craint un moment que vous ne me fiffiez croire en DIEU. Mais j'ai de terribles objections à vous faire : allons, *Jenni*, prenons courage ; ne nous laiffons point abattre.



CHAPITRE DIXIEME.

Sur l'athéifme.

LA nuit était venue, elle était belle, l'atmofphère était une voûte d'azur tranfparent femée d'étoiles d'or ; ce fpectacle touche toujours les hommes, & leur infpire une douce rêverie : le bon *Parouba* admirait le ciel comme un Allemand admire St. Pierre de Rome ou l'opéra de Naples quand il le voit pour la première fois. Cette voûte eft bien hardie, difait *Parouba* à *Freind* ; & *Freind* lui difait, mon cher *Parouba*, il n'y a point de voûte ; ce ceintre bleu n'eft autre chofe qu'une étendue de nuages légers que DIEU a tellement difpofés & combinés avec la méchanique de vos yeux,

qu'en quelqu'endroit que vous ſoyez, vous êtes toujours au centre de votre promenade ; & vous voyez ce qu'on nomme le ciel & qui n'eſt point le ciel, arrondi ſur votre tête. Et ces étoiles, M. *Freind*? Ce ſont, comme je vous l'ai déjà dit, autant de ſoleils autour deſquels tournent d'autres mondes ; loin d'être attachées à cette voûte bleue, ſouvenez-vous qu'elles en ſont à des diſtances différentes & prodigieuſes : cette étoile que vous voyez eſt à douze cent millions de mille pas de notre ſoleil. Alors il lui montra le téleſcope qu'il avait apporté : il lui fit voir nos planètes, Jupiter avec ſes quatte lunes, Saturne avec ſes cinq lunes & ſon inconcevable anneau lumineux ; c'eſt la même lumière, lui diſait-il, qui part de tous ces globes, & qui arrive à nos yeux ; de cette planète-ci en un quart-d'heure, de cette étoile-ci en ſix mois. *Parouba* ſe mit à genoux & dit, les cieux annoncent DIEU. Tout l'équipage était autour du vénérable *Freind*, regardait & admirait. Le coriace *Birton* avança ſans rien regarder ; & parla ainſi.

BIRTON.

Eh bien ſoit, il y a un DIEU, je vous l'accorde ; mais qu'importe à vous & à moi? qu'y a-t-il entre l'Etre infini & nous autres vers de terre ? quel rapport peut-il exiſter de ſon eſſence

à la nôtre ? *Epicure* en admettant des dieux dans les planètes, avait bien raison d'enseigner qu'ils ne se mêlaient nullement de nos sottises & de nos horreurs; que nous ne pouvions ni les offenser, ni leur plaire, qu'ils n'avaient nul besoin de nous, ni nous d'eux: vous admettez un DIEU plus digne de l'esprit humain que les dieux d'*Epicure*, & que tous ceux des Orientaux & des Occidentaux. Mais si vous disiez comme tant d'autres, que ce DIEU a formé le monde & nous pour sa gloire; qu'il exigea autrefois des sacrifices de bœufs pour sa gloire; qu'il apparut pour sa gloire sous notre forme de bipedes &c. vous diriez, ce me semble une chose absurde, qui ferait rire tous les gens qui pensent. L'amour de la gloire n'est autre chose que de l'orgueil; & l'orgeuil n'est que de la vanité: un orgueilleux est un fat que *Shakespear* jouait sur son théatre: cet épithète ne peut pas plus convenir à DIEU, que celle d'injuste, de cruel, d'inconstant. Si DIEU a daigné faire, ou plutôt arranger l'univers, ce ne doit être que dans la vue d'y faire des heureux. Je vous laisse à penser s'il est venu à bout de ce dessein, le seul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

FREIND.

Oui, sans doute, il y a réussi avec toutes

les ames honnêtes ; elles feront heureufes un jour, fi elles ne le font pas aujourd'hui.

BIRTON.

Heureufes ! quel rêve ! quel conte de peau d'âne ! où, quand, comment ? qui vous l'a dit ?

FREIND.

Sa juftice.

BIRTON.

N'allez-vous pas me dire après tant de déclamateurs que nous vivrons éternellement quand nous ne ferons plus, que nous poffédons une ame immortelle, ou plutôt qu'elle nous pofsède, après nous avoir avoué que les Juifs eux-mêmes, les Juifs auxquels vous vous vantez d'avoir été fubrogés, n'ont jamais foupçonné feulement cette immortalité de l'ame jufqu'au tems d'Hérode. Cette idée d'une ame immortelle avait été inventée par les bracmanes, adoptée par les Perfes, les Caldéens, les Grecs, ignorée très-longtems de la malheureufe petite horde judaïque, mère des plus infames fuperftitions. Hélas, monfieur, favons-nous feulement fi nous avons une ame ! favons-nous fi les animaux dont le fang fait la vie, comme il fait la nôtre qui ont comme nous des volontés, des appétits, des paffions, des idées, de la mémoire, de l'induftrie ; favez-vous, dis-je, fi ces êtres auffi incompréhenfibles que

nous, ont une ame, comme on prétend que nous en avons une ?

J'avais cru jusqu'à présent qu'il est dans la nature une force active dont nous tenons le don de vivre dans tout notre corps, de marcher par nos pieds, de prendre par nos mains, de voir par nos yeux, d'entendre par nos oreilles, de sentir par nos nerfs, de penser par notre tête, & que tout cela était ce nous appellons l'ame ; mot vague qui ne signifie au fond que le principe inconnu de nos facultés. J'appellerai DIEU avec vous ce principe intelligent & puissant qui anima la nature entière ; mais a-t-il daigné se faire connaître à nous ?

FREIND.

Oui, par ses œuvres.

BIRTON.

Nous a-t-il dicté ses loix, nous a-t-il parlé ?

FREIND.

Oui, par la voix de notre conscience. N'est-il pas vrai que si vous aviez tué votre père & votre mère, cette conscience vous déchirerait par des remords aussi affreux qu'involontaires ? cette vérité n'est-elle pas sentie & avouée par l'univers entier ? Descendons maintenant à de moindres crimes. Y en a-t-il un seul qui ne vous effraie au premier coup

d'œil, qui ne vous faſſe pâlir la première fois que vous le commettez, & qui ne laiſſe dans votre cœur l'aiguillon du repentir?

BIRTON.

Il faut que je l'avoue.

FREIND.

DIEU vous a donc expreſſément ordonné en parlant à votre cœur de ne vous ſouiller jamais d'un crime évident. Et quant à toutes ces actions équivoques que les uns condamnent & que les autres juſtifient, qu'avons-nous de mieux à faire que de ſuivre cette grande loi du premier des *Zoroaſtres* tant remarquée de nos jours par un auteur Français *Quand tu ne ſais ſi l'action que tu médites eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi*?

BIRTON.

Cette maxime eſt admirable; c'eſt ſans doute, ce qu'on a jamais dit de plus beau, c'eſt-à-dire, de plus utile en morale; & cela me ferait preſque penſer que DIEU a ſuſcité de tems en tems des ſages qui ont enſeigné la vertu aux hommes égarés. Je vous demande pardon d'avoir raillé de la vertu.

FREIND.

Demandez-en pardon à l'Etre éternel, qui

peut la récompenser éternellement, & punir les transgresseurs.

BIRTON.

Quoi! DIEU me punirait éternellement de m'être livré à des passions qu'il m'a données?

FREIND.

Il vous a donné des passions avec lesquelles on peut faire du bien & du mal. Je ne vous dis pas qu'il vous punira à jamais; ni comment il vous punira; car personne n'en peut rien savoir: je vous dis qu'il le peut. Les bracmanes furent les premiers qui imaginèrent une prison éternelle pour les substances célestes qui s'étaient révoltées contre DIEU dans son propre palais; il les enferma dans une espèce d'enfer qu'ils appellaient *ondéra*; mais au bout de quelques milliers de siècles il adoucit leurs peines, les mit sur la terre & les fit hommes; c'est delà que vint notre mélange de vices & de vertus, de plaisirs & de calamités. Cette imagination est ingénieuse: la fable de *Pandore* & de *Prométhée* l'est encor davantage. Des nations grossières ont imité grossièrement la belle fable de *Pandore*; ces inventions sont des rêves de la philosophie orientale; tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous avez commis des crimes en abusant de votre liberté, il vous

eſt impoſſible de prouver que DIEU ſoit incapable de vous en punir : je vous en défie.

BIRTON.

Attendez, vous penſez que je ne peux pas vous démontrer qu'il eſt impoſſible au grand-Etre de me punir : par ma foi, vous avez raiſon ; j'ai fait ce que j'ai pu pour me prouver que cela était impoſſible, & je n'en ſuis jamais venu à bout. J'avoue que j'ai abuſé de ma liberté, & que DIEU peut m'en châtier ; mais pardieu je ne ſerai pas puni quand je ne ſerai plus.

FREIND.

Le meilleur parti que vous ayez à prendre, eſt d'être honnête-homme tandis que vous exiſtez.

BIRTON.

D'être honnête-homme pendant que j'exiſte ?... oui, je l'avoue ; oui, vous avez raiſon, c'eſt le parti qu'il faut prendre.

Je voudrais, mon cher ami, que vous euſſiez été témoin de l'effet que firent les diſcours de Freind *ſur tous les Anglais & ſur tous les Américains.* Birton *ſi évaporé & ſi audacieux, prit tout-à-coup un air recueilli & modeſte ;* Jenni *les yeux mouil-*

lés de larmes, se jeta aux genoux de son père, & son père l'embrassa : voici enfin la dernière scène de cette dispute, si épineuse & si intéressante.



CHAPITRE ONZIEME.

De l'athéisme.

BIRTON.

JE conçois bien que le grand-Etre, le maître de la nature est éternel : mais nous qui n'étions pas hier, pouvons-nous avoir la folle hardiesse de prétendre à une éternité future ? Tout périt sans retour autour de nous, depuis l'insecte dévoré par l'hirondelle jusqu'à l'éléphant mangé des vers.

FREIND.

Non, rien ne périt ; tout change, les germes impalpables des animaux & des végétaux subsistent, se développent, & perpétuent les espèces. Pourquoi ne voudriez-vous pas que DIEU conservât le principe qui vous fait agir & penser, de quelque nature qu'il puisse être ? DIEU me garde de faire un systême ; mais certainement

tainement il y a dans nous quelque chose qui pense & qui veut : ce quelque chose que l'on appellait autrefois une monade, ce quelque chose est imperceptible. DIEU nous l'a donné, ou peut-être pour parler plus juste, DIEU nous a donnés à elle. Etes-vous bien sûr qu'il ne peut la conserver ? songez, examinez, pouvez-vous m'en fournir quelque démonstration ?

BIRTON.

Non ; j'en ai cherché dans mon entendement, dans tous les livres des athées, & surtout dans le troisième chant de *Lucrèce* ; j'avoue que je n'ai jamais trouvé que des vraisemblances.

FREIND.

Et sur ces simples vraisemblances nous nous abandonnerions à toutes nos passions funestes ? nous vivrions en brutes n'ayant pour règle que nos appétits, & pour frein que la crainte des autres hommes rendus éternellement ennemis les uns des autres par cette crainte mutuelle ; car on veut toujours détruire ce qu'on craint : pensez-y bien, M. *Birton*, réfléchissez-y sérieusement mon fils *Jenni* ; n'attendez de DIEU ni châtiment ni récompense ; c'est être véritablement athée. A quoi servirait l'idée d'un

DIEU qui n'aurait sur vous aucun pouvoir ; c'est comme si on disait, il y a un roi de la Chine qui est très-puissant. Je réponds, grand bien lui fasse, qu'il reste dans son manoir, & moi dans le mien : je ne me soucie pas plus de lui qu'il ne se soucie de moi ; il n'a pas plus de jurisdiction sur ma personne qu'un chanoine de Windsor n'en a sur un membre de notre parlement : alors je suis mon Dieu à moi-même : je sacrifie le monde entier à mes fantaisies, si j'en trouve l'occasion ; je suis sans loi, je ne regarde que moi. Si les autres êtres sont moutons, je me fais loup ; s'ils sont poules, je me fais renard.

Je suppose (ce qu'à DIEU ne plaise) que toute notre Angleterre soit athée par principes ; je conviens qu'il pourra se trouver plusieurs citoyens, qui nés tranquilles & doux, assez riches pour n'avoir pas besoin d'être injustes, gouvernés par l'honneur, & par conséquent attentifs à leur conduite, pourront vivre ensemble en société : ils cultiveront les beaux arts par qui les mœurs s'adoucissent : ils pourront vivre dans la paix, dans l'innocente gaieté des honnêtes gens : mais l'athée pauvre & violent, sûr de l'impunité, sera un sot s'il ne vous assassine pas pour voler votre argent. Dès-lor

tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les sauterelles à peine d'abord apperçues viennent ravager les campagnes : le bas peuple ne sera qu'une horde de brigands, comme nos voleurs dont on ne pend pas la dixième partie à nos sessions; ils passent leurs misérables vies dans des cavernes avec des filles perdues; ils les battent, ils se battent entr'eux; ils tombent ivres au milieu de leurs pintes de plomb dont ils se sont cassés la tête; ils se réveillent pour voler & pour assassiner; ils recommencent chaque jour ce cercle abominable de brutalités?

Qui retiendra les grands & les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition, à laquelle ils veulent tout immoler? Un roi athée est plus dangereux qu'un *Ravaillac* fanatique.

Les athées fourmillaient en Italie au quinzième siècle; qu'en arriva-t-il? il fut aussi commun d'empoisonner que de donner à souper, & d'enfoncer un stilet dans le cœur de son ami, que de l'embrasser; il y eut des professeurs du crime comme il y a aujourd'hui des maîtres de musique, & de mathématique. On choisissait exprès les temples pour y assassiner les princes aux pieds des autels. Le pape *Sixte IV* & un archevêque de Florence, firent assassiner

ainsi les deux princes les plus accomplis de l'Europe. (Mon cher *Sherloc*, dites, je vous prie, à *Parouba* & à ses enfans, ce que c'est qu'un pape & un archevêque, & dites-leur surtout qu'il n'est plus de pareils monstres.) Mais continuons. Un duc de Milan fut assassiné de même au milieu d'une église. On ne connaissait que trop les étonnantes horreurs d'*Alexandre VI*. Si de telles mœurs avaient subsisté; l'Italie aurait été plus déserte que ne l'a été le Pérou après son invasion.

La croyance d'un DIEU rénumérateur des bonnes actions, punisseur des méchantes, pardonneur des fautes légères, est donc la croyance la plus utile au genre humain ; c'est le seul frein des hommes puissans qui commettent insolemment les crimes publics ; c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets. Je ne vous dis pas, mes amis, de mêler à cette croyance nécessaire des superstitions qui la déshonoreraient, & qui même pourraient la rendre funeste : l'athée est un monstre qui ne dévorera que pour appaiser sa faim ; le superstitieux est un autre monstre qui déchirera les hommes par devoir. J'ai toujours remarqué qu'on peut guérir un athée ; mais on ne guérit jamais le superstitieux radicalement : l'athée

eſt un homme d'eſprit qui ſe trompe, mais qui penſe par lui-même ; le ſuperſtitieux eſt un ſot brutal qui n'a jamais eu que les idées des autres. L'athée violera *Iphigénie* prête d'épouſer *Achille* ; mais le fanatique l'égorgera pieuſement ſur l'autel, & croira que *Jupiter* lui en aura beaucoup d'obligation ; l'athée dérobera un vaſe d'or dans une égliſe pour donner à ſouper à des filles de joie ; mais le fanatique célébrera un auto-da-fé dans cette égliſe, & chantera un cantique juif à plein goſier en faiſant brûler des Juifs. Oui, mes amis, l'athéiſme & le fanatiſme ſont les deux poles d'un univers de confuſion & d'horreur. La petite zone de la vertu eſt entre ces deux poles ; marchez d'un pas ferme dans ce ſentier, croyez un DIEU bon, & ſoyez bons. C'eſt tout ce que les grands légiſlateurs *Locke* & *Pen* demandent à leurs peuples.

Répondez-moi, M. *Birton*, vous & vos amis. Quel mal peut vous faire l'adoration d'un DIEU jointe au bonheur d'être honnête-homme ? Nous pouvons tous être attaqués d'une maladie mortelle au moment où je vous parle : qui de nous alors ne voudrait pas avoir vécu dans l'innocence ? Voyez comme notre méchant *Richard III.* meurt

dans *Shakespear*; comme les spectres de tous ceux qu'il a tués viennent épouvanter son imagination. Voyez comme expire *Charles IX.* de France après sa St. Barthelemi. Son chapelain a beau lui dire qu'il a bien fait; son crime le déchire, son sang jaillit par ses pores; & tout le sang qu'il fit couler crie contre lui. Soyez sûr que de tous ces monstres, il n'en est aucun qui n'ait vécu dans les tourmens du remords, & qui n'ait fini dans la rage du désespoir.



CHAPITRE DOUZIEME.

Retour en Angleterre. Mariage de Jenni.

BIrton & ses amis ne purent tenir davantage; ils se jetèrent aux genoux de *Freind*. Oui, dit *Birton*, je crois en DIEU & en vous.

On était déjà près de la maison de *Parouba*; on y soupa; mais *Jenni* ne put souper; il se tenait à l'écart, il fondait en larmes; son père alla le chercher pour le consoler. Ah! lui dit

Jenni, je ne méritais pas d'avoir un père tel que vous; je mourrai de douleur d'avoir été séduit par cette abominable *Clive-Hart* : je suis la cause quoiqu'innocente de la mort de *Primerose*; & tout-à-l'heure quand vous nous avez parlé d'empoisonnement, un frisson m'a saisi, j'ai cru voir *Clive-Hart* présentant le breuvage horrible à *Primerose*. O ciel! ô DIEU! comment ai-je pu avoir l'esprit assez aliéné pour suivre une créature si coupable! mais elle me trompa; j'étais aveugle; je ne fus détrompé que peu de tems avant qu'elle fût prise par les sauvages : elle me fit presque l'aveu de son crime dans un mouvement de colère; depuis ce moment je l'eus en horreur; & pour mon supplice, l'image de *Primerose* est sans cesse devant mes yeux; je la vois, je l'entends : elle me dit, Je suis morte parce que je t'aimais.

M. *Freind* se mit à sourire, d'un sourire de bonté dont *Jenni* ne put comprendre le motif; son père lui dit, qu'une vie irréprochable pouvait seule réparer les fautes passées; il le ramena à table comme un homme qu'on vient de retirer des flots où il se noyait; je l'embrassai, je le flattai, je lui donnai du courage; nous étions tous attendris; nous appareillâmes le lendemain pour retourner en Angleterre, après avoir fait

des préſens à toute la famille de *Parouba* : nos adieux furent mêlés de larmes ſincères ; *Birton* & ſes camarades, qui n'avaient jamais été qu'évaporés, ſemblaient déjà raiſonnables.

Nous étions en pleine mer quand *Freind* dit à *Jenni* en ma préſence : Eh bien, mon fils, le ſouvenir de la belle, de la vertueuſe & tendre *Primeroſe* vous eſt donc toujours cher ! *Jenni* ſe déſeſpéra à ces paroles ; les traits d'un repentir inutile & éternel perçaient ſon cœur, & je craignis qu'il ne ſe précipitât dans la mer. Eh bien, lui dit *Freind*, conſolez-vous, *Primeroſe* eſt vivante, & vous aime.

Freind en effet, en avait reçu des nouvelles ſûres de ce domeſtique affidé qui lui écrivait par tous les vaiſſeaux qui partaient pour Mariland. M. *Mead* qui a depuis acquis une ſi grande réputation pour la connaiſſance de tous les poiſons, avait été aſſez heureux pour tirer *Primeroſe* des bras de la mort. M. *Freind* fit voir à ſon fils cette lettre qu'il avait relue tant de fois, & avec tant d'attendriſſement.

Jenni paſſa en un moment de l'excès du déſeſpoir à celui de la félicité ; je ne vous peindrai point les effets de ce changement ſi ſubit : plus j'en ſuis ſaiſi, moins je puis les exprimer ; ce fut le plus beau moment de la vie de *Jenni*

Birton & ſes camarades partagèrent une joie ſi pure. Que vous dirai-je, enfin ! l'excellent *Freind* leur a ſervi de père à tous ; les noces du beau *Jenni* & de la belle *Primeroſe* ſe ſont faites chez le docteur *Mead* ; nous avons marié auſſi *Birton* qui était tout changé. *Jenni* & lui ſont aujourd'hui les plus honnêtes gens de l'Angleterre. Vous conviendrez qu'un ſage peut guérir des fous.

FIN.

